

LÉON HALÉVY.

MARTIN LUTHER

ou

LA DIÈTE DE WORMS

DRAME HISTORIQUE EN QUATRE ACTES. EN VERS

TRADUIT

DE ZACHARIAS WERNER

REÇU AU THEATRE-FRANÇAIS

NON REPRÉSENTÉ

PARIS

ARMAND LE CHEVALIER, ÉDITEUR
RUE RICHELIEU, 61

1866

Tous droits réservés



MARTIN LUTHER

ou

LA DIÈTE DE WORMS

PERSONNAGES.

MARTIN LUTHER, ex-moine de Saint-Augustin, docteur en théologie.
CHARLES-QUINT, empereur d'Allemagne.
FRÉDÉRIC LE SAGE, électeur de Saxe
LE CARDINAL ALEXANDRE, légat du pape.
HENAREZ, inquisiteur, conseiller de Charles-Quint.
LE CHEVALIER CONRAD DE BORA, ami de Luther.
MÉLANCHTHON, professeur à Wittenberg.
THÉOBALD, jeune homme de quinze ans, secrétaire de Luther.
JEAN LUTHER, ouvrier des mines, père de Luther.
SPALATINUS, chancelier de l'électeur de Saxe.
L'ARCHEVÊQUE, primat de Mayence.
LE DEC ÉRIC DE BRUNSWICK,
LE DEC GEORGES DE SAXE,) membres de la Diète.
LE COMTE DE DALBERG,)
JEAN FRUGER, négociant d'Augsbourg.
LE MARÉCHAL héréditaire de la Diète.
LE CONFESSEUR des religieuses de Saint-Augustin.
UN HÉRAUT D'ARMES.
UN PAGE.
CATHERINE DE BORA, sœur de Conrad, religieuse du couvent de Saint-Augustin.
MARGUERITE, femme de Jean Luther.
L'ABBESSE du couvent de Saint-Augustin.
THÉRÈSE, très-jeune nonne.

La scène est en Allemagne en 1520.

Les deux premiers actes se passent à Wittenberg; les deux derniers
à Worms.

MARTIN LUTHER

ou

LA DIÈTE DE WORMS

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une salle du cloître des filles de Saint-Augustin à Wittemberg; au fond du théâtre, une grille avec une porte. A travers la grille on voit un autel devant lequel sont agenouillées des nonnes, entre autres Catherine de Bora. On entend les cloches.

SCÈNE PREMIÈRE.

SPALATINUS, LE CONFESSEUR, UN CONSEILLER, CATHERINE DE BORA, THÉRÈSE, L'ABBESSE ET LES NONNES, *derrière la grille.*

SPALATINUS, *au confesseur.*

A sortir de ces lieux sont-elles préparées ?

LE CONFESSEUR.

On subira vos lois par l'enfer inspirées,
Monsieur le chancelier !

SPALATINUS.

Quel fol emportement !

Modérez vos discours ! l'Électeur est clément :
Mais quand on l'y contraint, c'est un maître sévère,
Sévère autant que juste, entendez-vous, mon père ?...

LE CONFESSEUR.

J'entends ; mais faut-il donc en ces jours odieux
Que de Saint-Augustin le moine audacieux
Nous foule sous ses pieds... que nos maisons pieuses...

SPALATINUS, l'interrompant.

Avertissez l'abbesse et les religieuses !...

(Le confesseur se dirige vers les nonnes derrière la grille.)

SPALATINUS, au conseiller.

De Frédéric le Sage exécutons l'arrêt,
Mais ne l'aggravons pas par un zèle indiscret :

(Montrant les nonnes.)

Respectons leur douleur ; cet ordre les accable !
Nous venons aujourd'hui (c'est un jour mémorable !)
Sans que Rome l'ordonne, au mépris de ses lois,
Fermer un cloître saint... Qu'en vont dire les rois ?

LE CONFESSEUR.

Ah ! l'on s'en souviendra !

SPALATINUS.

Tant mieux ! qu'on s'en souviennne !

Le courage est, je pense, une vertu chrétienne ;
Et nous avons besoin d'un acte de fierté,
En ces temps de faiblesse et de servilité !
Quand tout rampe, il est bien qu'un prince germanique
A nos chefs dégradés montre une âme énergique !

(Les nonnes se relevent dans le fond du théâtre, à l'exception de Catherine, qui reste agenouillée.)

SCÈNE II.

SPALATINUS, LE CONSEILLER, L'ABBESSE, THÉRÈSE,
LES NONNES. (On entend toujours les cloches.)

SPALATINUS, à l'abbesse.

Je viens ici, madame, et sans nulle rigueur,
Fermer cette maison, au nom de l'Électeur ;

A l'intérêt public il la juge contraire...
Veuillez donc obéir...

L'ABBESSE.

Permettez... le saint-père...

SPALATINUS.

Verra dans sa sagesse...

L'ABBESSE.

Ecoutez, chancelier.

Je suis vieille, et ne sais que souffrir et prier.
Ainsi que moi, monsieur, mes sœurs les plus âgées,
Par la paix du couvent saintement protégées,
Ont désappris le monde en ce paisible lieu ;
Tous nos amis sont morts : nous n'avons plus que Dieu.
Quand d'un siècle sur nous pèsent les habitudes,
Faut-il que nous quittions nos douces solitudes ?

SPALATINUS.

On a pourvu, madame, à ces justes désirs.
Un seuil hospitalier vous offre ses loisirs ;
Je conduirai vos pas aux murs de Saint-Basile ;
Vous vivrez loin du monde en ce pieux asile...
Mais sans l'habit, madame... et vous renoncerez
A la règle de l'ordre... Il le faut !

L'ABBESSE.

Murs sacrés !

Adieu donc !... Recevez notre dernière plainte !...
Nous quittons en pleurant cette paisible enceinte
Où se cachaient nos jours sous la loi du Seigneur !

SPALATINUS.

Je remplis mon devoir, mais c'est avec douleur...
Monsieur le confesseur : pour vous aussi, mon père.
Se termine aujourd'hui votre saint ministère.

Allez chez le légat ; dites au cardinal
Que la Saxe n'est plus soumise au joug papal.

LE CONFESSEUR.

Chancelier, j'obéis, je cède à la contrainte ;
Je quitte en gémissant cette demeure sainte,
Et devant votre loi fléchit ma volonté ;
Mais du moins je proteste avec solennité,
Et j'appelle en partant sur Luther l'hérétique
L'opprobre, le malheur et la haine publique !

SPALATINUS.

Le peuple jugera ; car souvent il bénit
Le noble citoyen que l'Église a maudit.

(Le confesseur sort.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, moins le confesseur ; CATHERINE, toujours
agenouillée derrière la grille.

SPALATINUS, à l'abbesse.

Partons...

L'ABBESSE, montrant Catherine.

Avertissez cette fille chérie,
La seule qui nous manque... Elle est là-bas qui prie.

SPALATINUS.

Monsieur le conseiller, conduisez-la vers nous !

(Le conseiller va chercher Catherine qui se lève et approche.)

(A part.)

Qu'elle est belle !

(Haut.)

Approchez... Comment vous nommez-vous ?

CATHERINE.

Catherine.

SPALATINUS, à l'abbesse.

Et le nom de son père ?

L'ABBESSE.

On le nomme

De Bora.

SPALATINUS.

J'ai connu ce digne et vaillant homme !

(A Catherine.)

Quoi ! c'est vous, noble dame !... Oh ! que je suis heureux

De pouvoir vous ravir à ce cloître odieux !

J'ai connu votre frère, homme plein de courage,

Qu'exila loin de nous un douloureux veuvage...

Loin de ces tristes lieux je veux guider vos pas...

CATHERINE, à l'abbesse.

Mère, quel est cet homme ?... Il ne me connaît pas !...

(A Spalatinus.)

Monsieur le chancelier, je suis religieuse ;

Vous l'avez oublié !... Cette maison pieuse

Sera mon seul refuge, et j'y veux demeurer...

L'électeur le saura... veuillez l'en assurer.

SPALATINUS.

Mais pourquoi ce refus ?... Quel motif vous l'inspire ?

CATHERINE.

Mes motifs !... Je n'ai pas de mots pour vous les dire !...

SPALATINUS.

Mes ordres sont formels.

CATHERINE.

Je retourne prier.

L'ABBESSE.

Ma fille, obéissez, de grâce, au chancelier.

Le ciel le veut... Ainsi que vos sœurs, chère fille,

Courbez-vous sous l'arrêt qui brise la famille !...

Il le faut... Terminez ces douloureux débats !

CATHERINE.

On vous force à parler... je n'obéirai pas.

L'ABBESSE.

Écoutons l'électeur, notre maître suprême !

CATHERINE.

**Dieu seul est notre roi ; vous l'avez dit vous-même.
Qui peut nous délier de nos vœux éternels ?**

SPALATINUS.

Tous les vœux sont sacrés, hors les vœux criminels.

CATHERINE, avec force.

Criminels !... Tu l'entends, ô ma mère, il blasphème !...

SPALATINUS.

**Oui, ces vœux insensés méritent l'anathème ;
Vos terribles liens sont réprouvés du ciel !
Dieu même a condamné cet exil éternel ;
Quand un serment coupable outrage la nature,
Le serment seul est crime, et non pas le parjure !**

CATHERINE.

Écoutez...

SPALATINUS.

**L'électeur saura votre refus...
Je vous laisse en ces lieux, et je n'insiste plus.
Adieu, vivez en paix !**

CATHERINE, se jetant dans les bras de l'abbesse.

O ma mère ! ma mère !

L'ABBESSE.

Te quitter pour toujours !

CATHERINE.

Non ; car en Dieu j'espère !...

Eh quoi ! tu pars aussi, Thérèse ?...

THÉRÈSE.

Il le faut bien.

CATHERINE, à Spalatinus.

Laissez-moi cette enfant, car elle est sans soutien ;
 Le ciel vous bénira si votre main propice
 La retire en ce jour des bords du précipice ;
 C'est moi qui l'élevai dans l'amour et la foi ;
 Elle ne connaît rien... rien que l'autel et moi !...
 Ah ! ne l'entraînez pas dans un monde funeste !

SPALATINUS.

A-t-elle fait des vœux ?

CATHERINE.

Non, seigneur.

SPALATINUS.

Qu'elle reste.

L'ABBESSE, les embrassant toutes deux.

Adieu donc, mes enfants !

CATHERINE.

Adieu nos jours heureux !

(A l'abbessa.)

Te reverrai-je encor ?...

L'ABBESSE.

Plus ici... dans les cieux !

(L'abbesse sort avec les nonnes. — Spalatinus et le conseiller les suivent.)

SCÈNE IV.

CATHERINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Catherine, au Sauveur nous resterons fidèles !

CATHERINE.

Oui, l'on trouve la paix sous ses lois éternelles !...
 Où pourrais-je ici-bas, dans ce monde glacé,
 Trouver l'être qui règne en mon cœur oppressé,

Celui qui me poursuit de sa brillante image ?...

THÉRÈSE.

Grand Dieu!... qu'oses-tu dire ! ô ma sœur, quel langage
Tu pourrais ?...

CATHERINE.

Ma Thérèse, être pur, innocent...

Ah ! ne condamne pas mon courage impuissant !
Je veux te dévoiler ma coupable faiblesse !
Et pourtant ce n'est pas une indigne tendresse
Qui jette ses transports en ce cœur éperdu !...
C'est un feu dévorant, éternel, inconnu !...
Mais enfin quel que soit cet amour qui m'enflamme,
O ma sœur, le ciel seul ne remplit pas mon âme !

THÉRÈSE.

Quoi !...

CATHERINE.

Vas-tu sans frémir écouter cet aveu ?

Eh bien ! je me suis fait une image de Dieu,
Une image terrestre, et de mes yeux fidèles
Je le vois revêtu de formes corporelles...
J'ai voulu me créer, délire audacieux !
Un Sauveur tel qu'il règne en la voûte des cieux ;
Dont je pusse, au milieu d'étreintes enivrantes,
Embrasser les genoux de mes mains caressantes ;
Qui me parlât d'amour, d'espérance et de foi ;
Qui fût un Dieu pour tous et n'appartint qu'à moi !...
Voilà comment je l'aime ! Adorant mon ouvrage,
Je voudrais m'abîmer dans cette ardente image !

THÉRÈSE.

Que me dis-tu ?...

(Conrad apparaît derrière la grille.)

CATHERINE, le voyant.

Mon frère... est-ce lui que je voi ?

SCÈNE V.

CATHERINE, THÉRÈSE, CONRAD.

CONRAD, se jetant dans les bras de Catherine.

Catherine !... ma sœur !...

CATHERINE.

O mon frère !... est-ce toi ?...

De retour !...

CONRAD.

A l'instant... Mais quelle est ma tristesse !

Je rentre à Wittemberg, herceau de ma jeunesse ;

Je reviens... O bonheur ! des préjugés affreux

S'éroulent à la voix d'un esprit généreux !

Du cloître devant toi s'abaissent les barrières,

Et tu repousses tout, les ordres, les prières,

M'apprend-on !... Quand le sort brise d'horribles vœux,

Tu veux seule, ô ma sœur, demeurer en ces lieux ?

Est-il vrai ?... Réponds-moi... Parle, je suis ton frère !

Viens habiter le toit où mourut notre père !

CATHERINE.

L'autel est tout pour moi ; c'est là qu'est mon espoir !...

Mais laisse-moi jouir du bonheur de te voir !

Bis-moi, le temps, l'absence ont-ils calmé ta peine ?

Cinq hivers ont passé sur le tombeau d'Hélène ;

Ont-ils rendu la paix au cœur de son époux ?...

Parle-moi du passé !... Qu'as-tu fait loin de nous ?

CONRAD.

O Dieu ! que j'ai souffert ! Privé de ma compagne,

Sans but, j'abandonnai cette froide Allemagne !

Charles-Quint m'attira vers sa brillante cour :

Emportant loin de vous mon deuil et mon amour,

Je me précipitai vers cette Espagne ardente,
 Ciel de flamme où la vie en bouillonnant fermente ;
 Mon cœur restait glacé !... Madrid, l'Escorial,
 Offrent à mes dégoûts leur faste impérial :
 Là des grands, orgueilleux de leur noblesse altière,
 En présence d'un roi rampaient dans la poussière ;
 Et la religion, prestige décevant,
 Courbait un peuple lâche, et régnaît en trompant !
 Je vis cet empereur, dominateur suprême,
 Tont plein de sa grandeur, et s'adorant lui-même !
 Je me réfugiai dans ses vieux bataillons ;
 Car la gloire habitait ces fières légions !
 Moi, j'y cherchais la mort qui, toujours implacable,
 Pour frapper un heureux, épargne un misérable !

CATHERINE.

Quoi ! tu voulais mourir ?... Mais tu n'avais donc pas
 Quelque imposante tâche à remplir ici-bas ?

CONRAD.

Eh bien, oui... mais plus tard... puisqu'il faut te le dire,
 D'un sentiment nouveau j'ai reconnu l'empire !
 J'expirais... quand soudain s'est ouvert devant moi
 Un avenir brillant, immense, plein de foi !
 Noble religion, j'appris à te connaître,
 Non telle qu'à Madrid je t'ai vue apparaître,
 Avec l'effroi, la mort, et tes prêtres bourreaux ;
 Mais douce, aimant le faible, et calmant tous les maux !
 C'est ici, c'est du sein de nos forêts antiques
 Que s'élève un soleil aux rayons prophétiques !
 Rome l'entoure en vain de ses sombres vapeurs ;
 En tous lieux il répand ses feux triomphateurs,
 Et rien n'arrêtera cette flamme hardie,
 Que du divin Luther alluma le génie !

CATHERINE.

Luther !... se pourrait-il ?... O mes pressentiments !...
Quoi !... vous aussi !...

CONRAD.

Son nom remplira tous les temps !

Où, Bora, jusqu'au pied des hautes Pyrénées,
Elles ont retenti les grandes destinées
De ce moine héroïque, athlète glorieux,
Qui s'en prend au pontife, à la face des cieux,
Et vient, le front levé, redemander à Rome
Ce droit noble, éternel, apanage de l'homme,
Qu'à jamais de notre âme elle a voulu chasser,
L'inaliénable droit de croire et de penser !

CATHERINE.

O pièges de l'enfer !... ils ont perdu son âme !

CONRAD.

Non, c'est la vérité qui m'éclaire et m'enflamme !
Pour elle, j'ai bravé les bûchers castillans !...
J'ai voué l'anathème à leurs autels sanglants !
A la voix de Luther je viens en Allemagne !
Désormais je le suis ; partout je l'accompagne ;
Et s'il faut un martyr à ce culte naissant,
J'ai gardé pour Luther du courage et du sang !

CATHERINE.

Laisse-moi !... laisse-moi ! car je maudis l'infâme,
Qui de l'Église sainte a dérobé la flamme !
J'appelle sur ton dieu les tourments de l'enfer !
Je le maudis cent fois !...

CONRAD, lentement.

Mais as-tu vu Luther ?

CATHERINE.

Jamais ! Oh ! non, jamais ! car l'autel nous protège !
 Ce lieu n'est pas souillé des pas du sacrilège !
 Moi, le voir ! ô terreur !... Que Dieu, dans sa bonté,
 Épargne à mes regards son aspect détesté !
 Si je le rencontrais, ce fléau de l'Église,
 Il saurait à quel point mon âme le méprise !

CONRAD, souriant.

Le mépriser !... oh ! non... Dieu ne le pourrait pas.
 Celui qui s'est levé pour de pareils combats,
 Qui, sans crainte, a senti dans sa forte poitrine
 De quoi soutenir seul cette lutte divine,
 Celui-là, vois-tu bien, n'est méprisé jamais !

CATHERINE, avec vivacité.

Je le hais !

CONRAD.

Catherine, ah ! si tu le voyais,
 Tu te repentirais à genoux de ta haine,
 Tant la bonté respire en sa grandeur seroigne !

CATHERINE, avec emportement croissant.

Non, c'est un furieux, un vil blasphémateur !
 Il outrage le ciel !...

THÉRÈSE, s'approchant d'elle avec tendresse.

Ma sœur, ma douce sœur !

CATHERINE, revenant à elle

Ah ! merci... je l'entends... merci, bonne Thérèse !...
 Par ta voix, ton regard, soudain mon cœur s'apaise !...
 O divin Rédempteur, j'ai méconnu ta loi !...
 Pardonne !...

CONRAD,

Eh bien, ma sœur, partez-vous avec moi ?

CATHERINE.

Conrad, écoute-moi... mon seul ami, mon frère...
 Je quitterais pour toi cet abri tutélaire,
 Si je pouvais, hélas ! te sauvant à ce prix,
 Te ravir à l'erreur qui couvre tes esprits !...
 Mais au pied de l'autel laisse en paix Catherine !...
 Son cœur brûle à jamais d'une flamme divine ;
 Sur un céleste objet ses yeux sont attachés,
 Et par le trépas seul en seront arrachés ;
 Ne lui demande rien, car c'est un Dieu qu'elle aime,
 Et cet amour pour elle est le bonheur suprême !...

(On entend derrière la scène du tumulte et des cris.)

VOIX AU DEHORS.

Vive Martin Luther !

CATHERINE.

Quel bruit !

THÉRÈSE, courant à une croisée.

Dieu ! par torrents

La foule accourt !... Bourgeois, soldats, étudiants,
 Se rangent sur la place...

CONRAD, également à la fenêtre.

Ah ! c'est un jour de fête !

Voyez-vous, voyez-vous ce bûcher qui s'apprête ?
 On l'allume !... à triomphe ! est-ce lui que je voi ?...
 Oui, c'est lui ! c'est Luther, le sauveur de la foi !
 Il livre au feu vengeur les saintes décrétales,
 L'arrêt qui le proscrit, et les bulles papales !

VOIX AU DEHORS.

Vive Martin Luther !

CONRAD, avec une exaltation croissante.

Chacun veut l'approcher,
 Et le peuple à grands cris entoure le bûcher !

Courage, bons Germains ! soufflez ! chaque étincelle
De la pourpre romaine emporte une parcelle !...
La foule maintenant le dérobe à mes yeux !...
Je vous vois, feux sacrés ! Montez, montez aux cieux !

VOIX AU DEHORS.

Vive Martin Luther !

CATHERINE, qui est restée tout ce temps immobile et comme stupéfaite,
s'élançant à la fenêtre, par une inspiration soudaine, et crie avec force :

Non, mort au sacrilège !

CONRAD.

Grand Dieu !... qu'avez-vous fait ?

THÉRÈSE.

Que le ciel nous protège !

CATHERINE, toujours à la fenêtre.

Mort à Luther !

LE PEUPLE, sur la place.

Vengeance !... elle a maudit Luther !

VOIX D'ÉTUDIANTS, au dehors.

Au couvent ! au couvent !

CATHERINE, avec orgueil.

J'ai défié l'enfer !

CONRAD.

Tu t'es perdue !... O ciel !... connais-tu leur délire ?

Ils viennent... c'est la mort !...

CATHERINE, avec joie.

J'ai conquis le martyr !

(On entend le murmure croissant de la foule qui se précipite
dans le couvent.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PEUPLE, BOURGEOIS, ÉTUDIANTS, portant des armes, puis LUTHER. (Conrad se place devant Catherine qui sourit.)

UN HOMME DU PEUPLE.

Qu'elle meure ! il le faut !

UN ÉTUDIANT.

Que ce cloître abattu

Nous venge !...

LUTHER, s'avançant au milieu du peuple, avec force.

Arrêtez tous !...

(S'approchant de Catherine.)

Femme, que me veux-tu ?

CATHERINE, hors d'elle à sa vue.

Ciel !...

CONRAD.

Qu'as-tu donc ?

LUTHER, avec bonté.

Parlez.

CATHERINE, dans le plus grand trouble.

C'est le dieu de mes songes !

(Elle tombe évanouie entre les bras de Conrad.)

LUTHER, au peuple.

Qu'on la secoure... Et nous, que Rome et ses mensonges

Nous trouvent sur la brèche en tout temps, en tout lieu !

Retournons du bûcher alimenter le feu !

Mort et destruction à l'esprit d'imposture !

Que ta parole, ô Dieu ! demeure intacte et pure :

Toujours près de l'autel plaçons la vérité,

Et que ce cri nous guide : Amour et Liberté !

(La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la cellule de Luther dans le couvent des moines de Saint-Augustin, à Wittemberg. Au fond, au milieu, une porte fermée. À droite du spectateur, la porte d'entrée de la cellule. À gauche, un petit autel sur lequel est une Bible ouverte. Une table sur laquelle sont des dessins et des crayons; un pupitre, où l'on voit de la musique et une flûte, composent le reste de l'ameublement de la cellule.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉOBALD *seul; il est assis et dessine.*

Allons, cela commence à prendre une tournure !
Ce dessin sera bien... Le docteur, je le jure,
Avec plaisir verra mon zèle et mes progrès :
Car il daigne applaudir à mes premiers succès.
Ah ! quand de ce grand homme on est le secrétaire,
Qu'il vous protège, on doit s'efforcer de lui plaire !

SCÈNE II.

THÉOBALD, MÉLANCHTHON.

MÉLANCHTHON, *entrant.*

Le ciel soit avec vous !

THÉOBALD.

Que vois-je ? Mélanchthon !
Vous ici?... Vous étiez à Leipzig, disait-on.

MÉLANCHTHON.

J'en arrive à l'instant.

THÉOBALD.

C'est Dieu qui vous envoie !

Luther vous désire... Oh ! qu'il aura de joie

A vous revoir, docteur !

MÉLANCHTHON.

Luther est-il sorti ?

THÉOBALD.

Non, il travaille...

MÉLANCHTHON.

O ciel ! pourquoi suis-je parti,

Théobald ?

THÉOBALD.

Qu'est-ce donc, maître ?

MÉLANCHTHON.

Sans mon absence,

Il n'aurait point commis sa fatale imprudence !

Je l'aurais prévenu, ce triste événement,

Qui remplit le pays d'effroi, d'étonnement !

THÉOBALD.

Lequel ?...

MÉLANCHTHON.

Transport funeste !... Imprudente colère !

Quoi ! Théobald !... brûler la bulle du saint-père !

THÉOBALD.

Vénérable docteur, allons, vous plaisantez !

Quoi ! voilà le sujet de vos inquiétudes ?

Pouvez-vous donc penser que Dieu, dans sa justice,

De notre bon Luther permettra le supplice ?

Contre tous les complots il doit le protéger ;

Il ne laissera pas son fils dans le danger ;

Car Luther se dévoue à notre divin maître ;
Et Dieu n'est pas ingrat !... Non, il ne saurait l'être !
Allons, convenez-en... vous plaisantez, docteur !

MÉLANCHTHON.

J'envie, aimable enfant, le calme de ton cœur.
Mais où donc est Luther ?

THÉOBALD, montrant la porte du fond.

Chut ! Il écrit... Silence !

MÉLANCHTHON, s'asseyant.

Eh bien donc, j'attendrai.

THÉOBALD.

Vous savez qu'il avance
Dans son travail... Ce sont les Psaumes qu'il traduit.

MÉLANCHTHON.

Oui, travail excellent, qui sera d'un bon fruit.

THÉOBALD.

Il en est maintenant à la fin du vingtième.

MÉLANCHTHON.

En vérité !

THÉOBALD, lui montrant son dessin.

Tenez... je dessine moi-même
Le titre du Psautier... Cela sera charmant...
Ou du moins je l'espère.

MÉLANCHTHON, après avoir regardé le dessin.

A merveille, vraiment !

THÉOBALD, lui expliquant le dessin.

Voyez-vous ? un autel... Plus haut, la harpe sainte...
Puis un cœur enflammé... Dites-le-moi sans feinte :
Est-ce bien ?

MÉLANCHTHON, admirant l'ouvrage.

Quel dessin suave, aérien !

Bravo, mon cher enfant !... peintre, musicien,

Que de talents divers !

THÉODALD.

Pour Luther je m'applique ;

Il est si bon ! C'est lui qui m'apprit la musique !

Mon talent sur la flûte, à qui le dois-je ? à lui !

Et si dans le dessin je m'exerce aujourd'hui,

C'est qu'un jour pour cet art il prendra goût peut-être,

Il voudra dessiner... et je serai son maître !

(On entend frapper à la porte de côté.)

MÉLANCHTHON.

On frappe.

THÉODALD, ouvrant.

Entrez.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEAN LUTHER, MARGUERITE.

MARGUERITE, faisant la révérence.

Avec votre permission,

Est-ce ici que demeure (on nous l'a dit, pardon)

Frère Martin Luther, de Saxe, et du village

De Mœra, car c'est là qu'il fut mis en sevrage ?

THÉODALD.

C'est du docteur Luther que vous voulez parler ?

JEAN.

Oui, lui-même... C'est lui.

(Bas à Marguerite.)

Tu vas lui défilier

Un chapelet d'une aune !... Ah çà, crois-tu, ma chère,

Qu'on connaît ta bicoque en tout lieu de la terre ?

MARGUERITE.

Bicoque !... Ah bien ! vraiment !... Nommer ainsi Mœra !

Gros bourg avec paroisse, école, et cætera !...

Vas-tu pas à présent rongir de ton village ?

JEAN.

Non pas, mais...

MARGUERITE.

Notre fils n'en rougit pas, jo gage...
Bicoque!... un joli bourg, le meilleur du comtat!...

THÉOBALD.

Seriez-vous?...

JEAN.

Jean Luther, mineur de mon état,
Le père du docteur.

THÉOBALD, avec joie.

Comment?...

MARGUERITE.

Moi, Marguerite,

Sa mère!...

MÉLANCHTHON.

Se peut-il?...

THÉOBALD, frappant à la porte du fond en sautant de joie.

Maitre, accourez donc vite!

Vos parents!...

(A Jean et à Marguerite.)

Vous revoir était son seul désir!

(Frappant toujours et sautant tout à la fois.)

Maitre, maitre, venez!... Quel plaisir! quel plaisir!
Ce sont vos vieux parents!... Ouvrez, c'est votre mère!

MARGUERITE, criant.

Ta mère Marguerite!...

JEAN, criant.

Et Jean Luther, ton père!

Ah ça, mais il est sourd?...

MÉLANCHTHON, à Théobald.

Il s'est donc enfermé ?

THÉOBALD.

Sans doute... à double tour... J'y suis accoutumé.
 Pourtant voilà deux jours qu'on ne l'a vu paraître...
 C'est long !

MÉLANCHTHON.

Comment ! deux jours ?

THÉOBALD.

Oui, vénérable maître !

Je vais vous raconter l'affaire en peu de mots :
 Avant-hier, rentrant joyeux et tout dispos,
 (Il venait, vous savez, de brûler cette bulle),
 Il me dit : « Mon enfant, je me sens un scrupule :
 « Ce succès m'a rempli d'une superbe foi !
 « Le démon de l'orgueil s'est emparé de moi !
 « Il faut me recueillir... Aux Psaumes ! à l'ouvrage !
 « Au revoir, Théobald. » — Maître, adieu ; bon courage !

(Montrant la porte du fond.)

Alors, il entre ici... Moi, jusqu'au soir j'attends ;
 Je frappe vers minuit... J'aurais frappé longtemps !
 Hier matin j'accours ; je frappe de plus belle...
 Pas un mot. Je reviens le soir ; point de nouvelle !
 A cette porte enfin je suis venu cent fois...
 J'ai frappé... j'ai frappé... Voyez plutôt mes doigts !...

JEAN.

Est-il possible, ô ciel !

MÉLANCHTHON.

Cela tient du prodige...

S'enfermer si longtemps !

THÉOBALD.

Depuis deux jours, vous dis-je !

MARGUERITE.

Il a donc à manger ?

THÉOBALD.

On pense bien, ma foi,
Quand on traduit la Bible, à s'occuper de soi !

JEAN.

Peut-être est-il sorti ?

THÉOBALD.

Non, vous pouvez m'en croire !

MARGUERITE.

Se pourrait-il ?... Deux jours sans manger !

JEAN.

Et sans boire !

MÉLANCHTHON.

Mais le travail peut-être... Il se pourrait fort bien
Qu'un étourdissement...

MARGUERITE, effrayée.

Mon fils !...

THÉOBALD, la rassurant.

N'en croyez rien.

Dieu reste auprès de lui, car c'est pour Dieu qu'il veille !

JEAN.

Ce petit monsieur-là parle et pense à merveille.
Mais pourquoi habiller quand il faudrait agir ?
Cette porte est fermée : eh bien ! il faut l'ouvrir...
Un petit coup d'épaulé... Allons, ferme, courage !
Vous aussi, Marguerite... Il le faut... à l'ouvrage !...

(Tous se mettent à pousser la porte qui ne s'ouvre pas.)

Elle résiste... Allez, nous en viendrons à bout.

(Il tire de sa ceinture une hache de mineur.)

THÉOBALD.

Que faites-vous donc là?

JEAN.

C'est un passe-partout.

(D'un coup de hache il brise la serrure; la porte s'ouvre. On voit Luther assis près d'une table, sur laquelle est une lampe allumée. La table est couverte de papiers. Luther a les yeux fixes et immobiles, et tient un feuillet à la main.)

SCÈNE IV.

Les mêmes, LUTHER, toujours assis et immobile.

MARGUERITE.

Le voilà! c'est Martin!

JEAN.

C'est notre fils!

THÉOBALD.

Silence!

(Luther se lève et sort lentement, les yeux toujours fixes; il semble endormi, ne voit rien de ce qui l'entoure, et se rend sur le devant de la scène. Les autres le suivent et restent groupés derrière lui.)

LUTHER, toujours son feuillet à la main.

Le Seigneur soit loué! car mon œuvre s'avance:

Le vingt-deuxième psaume est enfin terminé.

Dieu me soutient!... sur moi, son esprit a plané.

(Il retombe dans ses méditations.)

MARGUERITE, bas à Jean.

Mais qu'il est fort et grand!

JEAN, de même.

Vrai portrait de son père!

MARGUERITE, à demi-voix.

Martin, parle-nous donc!... reconnais donc ta mère!

(Elle veut s'approcher de lui.)

JEAN, la retenant.

Laisse-le revenir... C'est un beau filon d'or
Qu'il a trouvé, vois-tu, mais qu'il n'a pas encor.

LUTHER, qui s'est jeté tout épuisé sur un fauteuil, reconnaissant Mélancthon
qui s'est approché de lui. D'une voix très-faible.

Est-ce toi, cher Philippe?... Ah! de retour, cher frère!...
J'ai travaillé, je crois, une journée entière!...

THÉOBALD, s'avançant vivement.

Comment! depuis deux jours vous êtes là dedans!

LUTHER.

Vraiment?... Ne gronde pas... j'ai bien rempli mon temps!

(Donnant une feuille à Mélancthon.)

N'est-ce pas que c'est bien?

MÉLANCTHON, après l'avoir parcourue.

Comme si Dieu lui-même

L'avait dicté!...

LUTHER.

Tais-toi, mon cher, c'est un blasphème!

(Pendant ce temps, Jean et Marguerite se tiennent de côté sans oser
approcher.)

THÉOBALD, tremblant.

Votre père, docteur, et votre mère... Ah! Dieu!
Le plaisir me suffoque...

(Bas à Jean et à Marguerite.)

Approchez donc un peu!

(A Luther.)

Ce sont vos vieux parents, venus de leur village,
Exprès pour vous revoir...

(A Jean et à Marguerite.)

Approchez davantage!

LUTHER.

Mon père!... ma mère!... Ah! vous me trompez!... mais non!
Ce sont eux!... Oui, c'est elle!... Oh! héli soit ton nom,

Dieu puissant!... C'est mon père, et c'est ma vieille mère!

(Il se précipite dans leurs bras et les embrasse l'un après l'autre.)

MARGUERITE, à Jean.

Regarde... a-t-il grandi!

JEAN.

Quel air mâle et sévère!

LUTHER.

Quel honneur!... vous revoir!... vous embrasser ici!...

Après de si longs jours se retrouver ainsi!

(A Mélanchthon et Théobald.)

Digne ami, noble enfant!... ma joie est du délire!

Plus de psaume aujourd'hui... Je ne saurais traduire,

Car la bonté de Dieu retentit dans mon cœur,

Et ma brûlante ivresse est un hymne au Seigneur!

MÉLANCHTHON, à part.

Ne l'abandonne pas, ô clémence divine!

LUTHER, à ses parents.

Le travail, la santé, tout va bien, j'imagine?

Parlez-moi d'Eisleben, de notre bon pays!

Eisleben!... reverrai-je encor ces lieux chéris?

Que fait le digne Hermann, ce bon maître d'école,

Qui de Dieu le premier m'enseigna la parole?

Et le pieux Arnold, cet excellent pasteur?

Que fait le vieux bailli, le grave collecteur,

Et la noble Mansfeld, cette belle comtesse,

Mère de l'orphelin, l'ange de ma jeunesse?...

Dites-moi... que font-ils?... Ah! parlez-moi d'eux tous!

Car c'est tout le passé qui revient avec vous!

JEAN.

Ce passé-là, mon fils, n'est déjà plus qu'une ombre!

Notre joli hameau, la mort l'a rendu sombre!...

Nous restons seuls...

LUTHER, les pressant dans ses bras.

Je pleure à voir vos cheveux blancs,
Et voudrais de mes jours racheter tous vos ans !
Mais venir de si loin !... Pas à pied, je l'espère?...

JEAN.

Si vraiment!... Je marchais devant... Ta vieille mère
Suivait à petits pas, et quand je la voyais
Faiblir, rester en route, eh bien, je te nommais!...
Elle courait alors...

LUTHER.

Bons parents !... bonne mère !...
Ah ! voilà de l'amour !... Quitter votre chaumière
Exprès pour me revoir !

JEAN.

Écoute donc, mon fils,
On nous parlait de toi tous les jours au pays :
Comme quoi tu taillais aux méchants des croupières,
Et veux que nous puissions marcher tous sans lisières.
Enfin, tu viens, dit-on, prêcher de nouveaux dieux !
Sais-tu qu'on fait de toi des récits merveilleux ?
L'un dit que sur ton front l'on voit une auréole ;
L'autre qu'avec du feu s'échappe ta parole.
Moi, j'ai voulu savoir ce qu'il en est enfin,
Et j'ai dit à ma femme : Allons donc voir Martin !

MARGUERITE.

Ah ça, dis-nous, mon fils, ce que t'a fait le pape ?

JEAN.

Que t'a fait ce pauvre homme ?

MARGUERITE.

Oh ! j'en riais sous cape !
Mais notre vieux curé, l'autre jour te nommant,
De colère a cassé ses lunettes d'argent.

LUTHER, leur prenant la main à tous deux.

Entre le pape et moi décidez la querelle ;
En voici le récit aussi court que fidèle :
Tenez... je suis docteur en théologie...

JEAN.

Hein ?

Que veut dire ce mot?... Est-il grec ou latin ?

LUTHER.

De nos divines lois, de Dieu, c'est la science.

JEAN.

De Dieu !... Moi, je l'aimais vraiment par ignorance !

LUTHER.

Or, la théologie est malade...

JEAN.

Et de quoi ?

LUTHER.

Mais elle dépérit... devient aveugle... Moi,
Je prétends lui donner, pour toute nourriture,
Les sucs purs, bienfaisants, de la sainte Écriture.
Contre moi, pape, abbés, viennent tous se liguier :
Moi, je veux la nourrir ; eux, veulent la droguer.
Ce n'est pas tout : tandis qu'il tue ainsi l'Église,
Le pape pour les grands s'amende et s'humanise ;
Il permet tout excès aux puissants, aux heureux ;
Déshonorant Dieu même en ses marchés honteux,
Il fait un vil trafic de pardons, d'indulgences,
Mesure au poids de l'or ses pieuses licences ;
Au niveau d'un comptoir il rabaisse l'autel,
Et vend au plus offrant la clémence du ciel !
Voilà donc où descend la dignité de Rome !
Et ce marchand béni, c'est un Dieu qu'on le nomme !

J'ai vu l'Église en proie à ce mal destructeur,
Et j'ai voulu gagner mon titre de docteur!

JEAN.

Mais as-tu découvert quelque nouvelle mine?
Est-ce tout simplement un terrain en ruine,
Auquel d'habiles mains rendraient des jours meilleurs,
Et que tu veux remettre à de bons travailleurs?
Cela s'est vu souvent.

LUTHER, avec joie.

Bravo! bravo! mon père:
Voilà tout le sujet de notre sainte guerre!
C'est une mine d'or, aux filons précieux,
Que laissent dépérir des maîtres paresseux!

JEAN.

A d'autres donc la mine!

LUTHER.

Eh! que dis-je autre chose?
Je ne veux pas qu'en terre un trésor se repose!

JEAN.

Ah! je te ferais roi, si j'étais Électeur!

LUTHER, s'animent de plus en plus. Melancthon se rapproche.

Ce terrain, que dévore un seul dominateur,
Cultivé librement, serait bien plus fertile!
Gloire, force au travail! La terre au plus habile!
Secouons du passé l'importun souvenir!
Marchons à l'âge d'or! Il est dans l'avenir.
Eh! quel temps fut jamais plus riche en espérances?
Voyez de leur sommeil s'éveiller les sciences!
Voyez-vous l'Océan ouvrir à nos vaisseaux
Un magique chemin vers des mondes nouveaux?
Voyez-vous Guttenberg, créant l'imprimerie,
Détrôner l'ignorance au profit du génie?

Moi, je veux que chacun se mouvo en liberté !
 Qu'en résultera-t-il ?... Éclat, variété !
 Ce Dieu qui fit le monde et ses trésors immenses
 Ne les créa-t-il pas avec mille nuances ?...
 Voyez les fleurs des champs, les nuages des cieux !
 Contemplez ces couleurs, reflets capricieux !
 Imitons la nature et sa marche féconde ;
 Exploitions librement les richesses du monde ;
 Qu'en chantant le travail nous conduise au cercueil !
 Plus d'entraves, de joug ; mais aussi point d'orgueil ;
 Car que sommes-nous tous ?... Rien qu'un faible rouage
 De cette œuvre immortelle où Dieu mit son image !

JEAN, bas à Marguerite.

Il ne nous parle plus.

MARGUERITE, bas à Jean.

Il parle bien, ma foi !

(A Luther.)

Mais on dit que tu veux être pape ?

LUTHER.

Qui ?... moi ?...

Être pape !... seigneur de l'Église et de Rome !...
 Le vrai pape est pour moi la volonté de l'homme,
 Sa conscience !... Aimons ce guide inspirateur !
 Mais il n'est pas dans Rome : il est dans notre cœur.

(Pendant ce temps Théobald a préparé la table.)

THÉOBALD.

Allons, docteur, à table !

LUTHER.

Asseyez-vous, mon père.

Ma mère, ici...

(Ils prennent tous place, excepté Théobald.)

LUTHER, leur versant à boire.

Ce vin vous conviendra, j'espère.

C'est du johannisberg, et du meilleur vraiment !
C'est ce bon Électeur qui m'en a fait présent.

JEAN, après avoir bu.

Ah ! peste !... quel fumet !... Eh bien, qu'en dis-tu, femme ?

MARGUERITE.

Verse encore... Il est bon !

LUTHER.

Je le crois, sur mon âme !

Je ne bois jamais seul ce vin délicieux,
Excepté quand je sens mon esprit soucieux.
Je vous l'avoue... Alors, triste et mélancolique,
J'appelle à mon secours le vin et la musique.
La musique ! Ah ! son charme est puissant sur mon cœur !

(Montrant Théobald.)

Voilà mon jeune élève, et bientôt mon vainqueur !
La musique !... Après Dieu, l'amitié, la prière,
Non, je ne connais rien de plus doux sur la terre !...

(A Mélancthon, qu'il a regardé en prononçant le mot *amitié*.)

Mais qu'as-tu, Mélancthon ?... Tu ne nous parles pas...

MÉLANCTHON.

Il est vrai !

LUTHER.

Craindrais-tu la fin de nos combats ?

As-tu peur du danger ?

MÉLANCTHON.

Ah ! tu connais mon âme !

LUTHER.

Que peux-tu craindre alors ?

MÉLANCTHON.

Le zèle qui t'enflamme,

Et qui pousse aux périls ton esprit trop ardent...
Fallait-il donc brûler cette bulle ?... Imprudent !

LUTHER.

Mais le pape a brûlé mes écrits!... Je le paie
De la même façon, et lui rends sa monnaie...

JEAN, buvant.

A ta santé!

LUTHER.

Merci, mon père.

JEAN.

Sur l'honneur,
Sais-tu qu'il est très-bon le vin de l'Électeur?
J'y retourne...

SCÈNE V.

LES MÊMES, CONRAD.

LUTHER.

Ah! c'est toi, chevalier! Qui t'amène?

CONRAD, sans répondre, prend à part Mélancthon.

Maître, un seul mot.

(Il lui parle bas.)

MÉLANCTHON, de même.

Grand Dieu!

CONRAD, de même

La nouvelle est certaine!

LUTHER, à part.

Un secret!

THÉOBALD, à Conrad.

Voyez donc, les parents du docteur!

CONRAD, les saluant avec tristesse.

Ah! Dieu soit avec vous!

MARGUERITE.

Merci, mon bon seigneur!

LUTHER.

Mais qu'est-ce donc, Conrad ?

CONRAD.

Arme-toi de courage,
Luther!... car sur ton front s'amoncelle un orage.

LUTHER.

J'y suis accoutumé.

CONRAD.

Le cardinal-légat
Prépare ton bûcher!

MÉLANCHTHON.

Exécration !

CONRAD.

On veut par ton supplice épouvanter nos frères !

MARGUERITE.

Jésus mon Dieu !

JEAN.

Brûler mon fils ! mille tonnerres !

CONRAD.

A l'Électeur parvient un ordre impérial,
Qu'ont obtenu les soins du rusé cardinal.
Tu dois te rendre à Worms, et devant la Diète
Paraître en accusé... C'est ta mort qu'on projette!...
Charles d'un sauf-conduit t'accorde la faveur :
Ils veulent t'endormir dans un calme trompeur ;
C'est un piège mortel de ces traitres infâmes :
Le sauf-conduit de Huss l'a-t-il sauvé des flammes ?
La bulle par ta main livrée aux feux vengeurs
A déchainé sur toi d'implacables fureurs.

MÉLANCHTHON.

Ah ! devais-tu fournir ce prétexte à leur rage ?

LUTHER, avec chaleur.

Mélanchthon, j'ai déjà réfuté ce langage !

On permet aux tyrans l'audace et la vigueur ;
 On refuse au bon droit de déployer du cœur !...
 Il m'a flétri, ce pape !... il m'abreuva d'outrages ,
 Par la main du bourreau fit brûler mes ouvrages !
 Eh bien ! je lui rendrai ses mépris insultants !
 Son pouvoir est fondé sur le glaive et le temps ;
 Le mien, sur la justice et sur la conscience,
 Et je traite avec lui de puissance à puissance !...
 Je rends guerre pour guerre au dieu pontifical ;
 Dès que ce dieu m'outrage, il se fait mon égal !
 Mais entre nous déjà renaît la différence :
 Je cesse d'imiter quand le meurtre commence !
 De nos vieux cardinaux la pourpre pâlisant,
 Pour garder son éclat se baigne dans le sang !...
 Admirez tous ce pape, et l'équité de Rome :
 Moi je brûle un écrit, lui veut brûler un homme !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SPALATINUS ; PEUPLE ET ÉTUDIANTS, HOMMES ET
 FEMMES DE WITTEMBERG, parmi lesquels on remarque CATHE-
 RINE DE BORA ET THÉRÈSE, déguisées en pèlerines et con-
 fondues dans la foule.

SPALATINUS.

Je viens ici, Luther, au nom de l'Électeur !
 Ne te rends pas à Worms !... Ton noble protecteur,
 Frédéric, s'est rendu lui-même en cette ville :
 Mais il n'espère rien de son zèle inutile...
 Il t'ordonne de fuir le sanglant tribunal !...

LUTHER.

Fuir?... Mais j'obligerais le pieux cardinal !
 Il dirait que Luther tremble, craint la justice ;
 Puis à quelque assassin il paraît mon supplice !

SPALATINUS.

Dans un asile sûr soixante étudiants
Te conduiront...

LUTHER, aux étudiants.

Merci, mes braves jeunes gens !

MARGUERITE.

Ne pars pas, mon cher fils !

JEAN.

Cache-toi dans nos mines !

Tu pourras défier leurs ligués assassines !
Malheur à ces hiboux, s'ils t'y viennent chercher !

LE PEUPLE.

Ne partez pas, Luther !

MÉLANCHTHON.

Il court à son bûcher !

LUTHER.

Je suis légalement sommé de comparaître ;
J'irai, fort de ma cause et de mon divin maître,
Dussé-je en mon chemin voir autant de démons
Que l'on compte dans Worms de tuiles aux maisons¹ !
N'insistez plus... J'irai... point de vaine prière !

JEAN, bas à Conrad.

Il est un peu têtu, car il tient de son père !
Cédons !

(A Luther.)

Je te suivrai.

LUTHER.

Mon père !

¹ Paroles historiques de Luther.

JEAN.

Je le veux !

(A Marguerite.)

J'irai seul. /

LUTHER, au peuple.

Braves gens, recevez mes adieux !

Théobald, mon bâton... ma Bible... l'Évangile !

(Théobald lui remet sa Bible et son bâton.)

Ta flûte.... c'est en route une compagne utile !...

(Théobald prend son instrument.)

Je suis prêt maintenant !

(A Conrad, Spalatinus et Melanchthon.)

Amis, suivez mes pas !

A Worms ! à Worms !... partons !...

CATHERINE, bas à Thérèse.

Nous, ne le quittons pas !

(La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle du palais de la Diète à Worms. Au fond, dans le milieu, une porte à deux battants; des deux côtés, de grands bas-reliefs en style gothique. A gauche, une porte communiquant à la salle de la Diète. Une autre porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

SPALATINUS, LE CARDINAL ALEXANDRE, LE DUC ÉRIC DE BRUNSWICK, LE COMTE DE DALBERG, PRINCES ET CHEVALIERS ALLEMANDS, MEMBRES DE LA DIÈTE, UN HÉRAUT. (*Ils causent et se promènent en attendant l'arrivée de Charles-Quint.*)

ÉRIC, au cardinal.

Monsieur le cardinal, ma voix vous est promise ;
Je le condamnerai, foi de duc !

LE CARDINAL.

A l'Église

Vous rendrez, noble Éric, un service important.

SPALATINUS, bas au comte de Dalberg, montrant le duc Éric.

Encore un d'enlaccé !

LE COMTE DE DALBERG, bas à Spalatinus, montrant le cardinal.

Son regard insultant,
D'un triomphe prochain montre déjà la joie !

SPALATINUS, bas.

Luther leur livre, hélas ! une facile proie.

LE HÉRAUT, à quelques chevaliers placés devant la porte du fond.
**Place, nobles seigneurs ! Que pour Sa Majesté
 La porte reste libre !**

LE COMTE DE DALBERG, avec humeur.

**Il semble, en vérité,
 Qu'il faille trente pieds pour lui donner passage !**

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'ÉLECTEUR FRÉDÉRIC. (*Il entre par la porte
 du côté gauche.*)

FRÉDÉRIC.

Salut, seigneurs !

TOUS, s'inclinant.

Salut à Frédéric le Sage !

(Frédéric prend à part Spalatins et lui parle bas.)

SPALATINS, bas à Frédéric.

Prince, je vous l'assure... il viendra.

FRÉDÉRIC, bas.

L'imprudent !

Il faut la lutte extrême à ce courage ardent !...
 Mais il court à la mort !... Espère-t-il sa grâce ?

LE HÉRAUT, criant.

Place à Sa Majesté l'empereur !... Place ! place !

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARLES-QUINT, précédé du MARÉCHAL DE LA
 DIÈTE, et accompagné de DON HÉNARFZ; derrière lui des
 gardes et des grands d'Espagne, ces derniers, la tête couverte.
 Les princes et les chevaliers allemands se découvrent.

CHARLES-QUINT, saluant à peine.

Couvrez-vous, messeigneurs... couvrez-vous.

(Les princes et les chevaliers se couvrent.)

(Au maréchal de la Diète.)

Maréchal,

Tout est-il prêt?

LE MARÉCHAL.

Oui, sire.

CHARLES-QUINT, au cardinal.

Ah! mon cher cardinal,

Cher légat, parlez-moi de Rome, du saint-père!

LE CARDINAL.

Sire, il forme des vœux pour le règne prospère
De Votre Majesté.

CHARLES-QUINT.

Ce pieux Léon dix

Fait toujours, je le pense, accueil aux beaux esprits?

Il protège toujours les lettres, la peinture?...

J'aime aussi les talents: je suis fou de sculpture;

Mais je n'ai pas le temps d'encourager les arts.

LE CARDINAL.

Sire, le grand Léon, dirigeant ses regards
Vers le ciel, que toujours sa piété consulte,
Ne fait servir les arts qu'à la splendeur du culte.

CHARLES-QUINT.

Je le sais, cardinal.

(Aux princes et chevaliers.)

Messieurs, c'est aujourd'hui

Qu'à notre vieille foi nous prêtons notre appui!

Nous allons le juger, cet ennemi de Rome,

Ce...

(Cherchant le nom.)

C'est Lothario, je pense, qu'on le nomme?

DON HÉNAREZ.

Luther, noble empereur...

CHARLES-QUINT.

C'est singulier, vraiment !

Je ne puis retenir un seul nom allemand.

LE DUC ÉRIC, à part.

Mais il retient bien mieux les couronnes !...

(Charles prend en particulier l'électeur de Saxe, le légat et don Hénarez; pendant le dialogue suivant, les autres se forment en divers groupes et discutent.)

CHARLES-QUINT, au cardinal.

Mon père,

De ce réformateur quel est le caractère ?

Pèche-t-il par erreur, ou bien par volonté ?

Est-il de bonne foi dans son impiété ?

Est-ce un enthousiaste, un extravagant ?

LE CARDINAL.

Sire,

C'est un fou plein de ruse, et que l'orgueil inspire ;

C'est un enthousiaste... avec réflexion.

CHARLES-QUINT.

En vérité?... Cela mérite attention !...

Attaque-t-il la messe ?

DON HÉNAREZ.

Il fait plus... il méprise

La puissance du pape et les saints de l'Église.

CHARLES-QUINT.

Vraiment !... Après ?...

LE CARDINAL.

Brisant le vœu sacerdotal,

Il voudrait marier les prêtres !...

CHARLES-QUINT.

Pas si mal !

DON HÉNAREZ.

Supprimer les couvents !...

CHARLES-QUINT.

Mais c'est un terrible homme !...

Que leur reproche-t-il ?

DON HÉNAREZ.

Contre l'avis de Rome,

Pour le salut, dit-il, ils sont infructueux.

CHARLES-QUINT, riant.

Allons, décidément, il est très-dangereux.

LE CARDINAL, appuyant.

Sire, très-dangereux, car il est intrépide.

(Jetant un regard scrutateur sur Frédéric.)

A Wittemberg, près Dresde, où l'Électeur réside,

Vous savez qu'il osa brûler publiquement

La bulle du saint-père !...

CHARLES-QUINT, avec vivacité, se tournant vers l'électeur.

A Wittemberg ! Comment !

Dans votre ville, prince ?...

FRÉDÉRIC.

Ah ! j'en ai gémi, sire !

Jamais à ce dessein je n'aurais pu souscrire ;

Je l'ai connu trop tard pour l'empêcher, seigneur,

Et l'ai désavoué, croyez-m'en sur l'honneur !

LE CARDINAL, avec malice.

Mais monsieur l'Électeur, dans cette même ville,

A des filles de Dieu fermé le saint asile...

FRÉDÉRIC, montrant Charles.

Sire légat, voici mon seigneur suzerain !

L'Empereur sait que, chef d'un État souverain,

J'ai des droits absolus que ce titre me donne,

Et de mes actions ne dois compte à personne.

Mais si quelqu'un devait en ces lieux les juger,
Vous seriez le dernier qui dût m'interroger !

CHARLES-QUINT.

Des princes souverains !... il en existe encore,
Sans doute ; et vous savez combien je vous honore !
Mais nul n'est souverain en ce sens, monseigneur,
Qu'il puisse impunément déplaire à l'empereur !...
Ma couronne avant tout !...

FRÉDÉRIC.

Cette couronne, sire,

Vous me la devez !

CHARLES-QUINT.

Quoi !... c'est étrange !

FRÉDÉRIC.

A l'Empire

C'est moi qui conseillai de vous la décerner ;
Mon avis prévalut et vous fit couronner.

CHARLES-QUINT.

Ah ! mon cher Électeur, je ris de vous entendre !...
Vous m'avez fait donner ce que je pouvais prendre.

FRÉDÉRIC.

Un trône ainsi conquis serait mal affermi.

CHARLES-QUINT, s'échauffant.

Ah ! ne réveillez pas le lion endormi !

DON HÉNARIZ.

Ne vous emportez pas, noble empereur !

CHARLES-QUINT, reprenant sur-le-champ sa tranquillité, et se tournant
vers les autres seigneurs.

Je pense

Qu'il nous reste du temps avant notre séance...

(Au maréchal.)

Luther est-il venu, maréchal ?

LE MARÉCHAL.

On l'attend,

Sire.

(Le cardinal s'approche de Charles et lui parle bas.)

CHARLES-QUINT, bas.

Oui, mon cher légat, votre avis est prudent...

*(Aux princes et aux chevaliers allemands.)*Ne pourrions-nous d'abord, messieurs, que vous en semble?
Dans un petit conseil nous réunir ensemble?*(Les princes et les chevaliers s'inclinent en signe d'assentiment.)**(Au maréchal.)*

Veuillez nous indiquer la salle des États.

(Aux princes allemands.)

Suivez-moi, messeigneurs!...

(Aux grands d'Espagne.)

Vous, ne vous gênez pas...

Au revoir.

(Il sort par la porte de gauche, précédé du maréchal de la Diète et suivi du cardinal-légat et de tous les princes et chevaliers allemands. Les grands d'Espagne sortent par le fond. Don Henarez conduit jusqu'à la porte Charles-Quint en l'entretenant avec chaleur, puis il rentre en scène.)

SCÈNE IV.

DON HÉNAREZ *seul*, puis UN PAGE.

Je suis sûr de ce prince fidèle,
 Et sa légèreté ne détruit pas son zèle.
 Luther, au châtimeut tu n'échapperas pas!...
 Mais je crains pour ce moine un glorieux trépas.
 En martyr de la foi faut-il donc qu'il périsse?...
 Je désire et redoute aujourd'hui son supplice :
 Qui meurt sur un bûcher trouve des partisans.
 Si quelque autre moyen... si mes soins prévoyants...

J'y songerai... Quelle est cette femme inconnue
 Qui dans l'église hier soudain m'est apparue ?
 Que me veut-elle donc ?... Accueillant son désir,
 A cette heure, en ce lieu, je dois l'entretenir...

(Un page ouvre la porte du fond.)

Qu'est-ce donc ?...

LE PAGE.

Monseigneur, c'est une pèlerine...

DON HÉNAREZ.

Qu'elle entre.

(Catherine parait avec Thérèse. Elles sont habillées en pèlerines, comme à la fin du second acte. Catherine parle bas à Thérèse, qui se retire. Le page referme la porte.)

SCÈNE V.

CATHERINE, DON HÉNAREZ.

DON HÉNAREZ, considérant Catherine.

Approchez-vous.

(A part.)

Mais... plus je l'examine...

Plus je crois...

(Haut.)

Qu'avez-vous, ma fille, vous tremblez ?

CATHERINE.

La fatigue, seigneur...

DON HÉNAREZ.

Asseyez-vous... parlez.

CATHERINE.

Je viens...

DON HÉNAREZ.

Quelle pâleur !... que vous êtes émue !

CATHERINE.

J'ai vu de loin Luther... Pardonnez... cette vue...

DON HÉNAREZ, l'examinant avec attention.

Mais... je vous reconnais...

CATHERINE.

Vous m'avez vue au cœur,
A Wittenberg, parmi les filles du Seigneur.

DON HÉNAREZ.

Un ordre de Luther a fermé cet asile ?

CATHERINE.

Oui, monseigneur.

DON HÉNAREZ.

L'infâme !... Et sa loi vous exile !
Son crime abominable, il l'expie aujourd'hui !

CATHERINE, se jetant aux pieds de don Hénarez,

Ah ! grâce pour Luther ! grâce ! pitié pour lui !...

DON HÉNAREZ.

Qu'entends-je ?... Se peut-il ?... Es-tu religieuse ?

CATHERINE.

Des filles du couvent je suis la plus pieuse.

DON HÉNAREZ.

Et tu viens de Luther te proclamer l'appui !

CATHERINE, toujours aux genoux de Hénarez.

Ne le condamnez pas, ou brûlez-moi pour lui !

DON HÉNAREZ.

Est-ce donc là le vœu de ton pèlerinage ?

CATHERINE.

Je baise le pavé qu'a marqué son passage ;
Détestant sa croyance, et craignant son trépas,
Je hais son hérésie et m'attache à ses pas !
Il outrage l'Église, et c'est le dieu que j'aime !...

DON HÉNAREZ.

Exécrable délire !... effroyable blasphème !...

Qui donc de cet amour a pu souiller ton cœur ?

CATHERINE.

Sous les traits de Luther m'apparut le Sauveur !

DON HÉNAREZ.

O crime !... ô de l'enfer abominable piège !
Fuis de ces lieux !... Va-t'en... prêtresse sacrilège !
Va-t'en ! je te maudis !...

CATHERINE.

Ne me maudissez pas !

(Avec exaltation.)

Dans les réduits du cloître as-tu porté tes pas ?
Ministres, cardinaux, dans les nuits solitaires,
Avez-vous du couvent pénétré les mystères ?...
Savez-vous que de pleurs baignent nos saints bandeaux ?
Venez, venez le soir dans nos vivants tombeaux !
Près de l'autel glacé contemplez nos étreintes,
Et de chaque cellule interrogez les plaintes !...
Vous osez me maudire !... Ah ! vous ne savez pas
Ce que la nuit du cloître enfante de combats,
Ni les rêves brûlants qu'une tête en délire
Dépose sur le marbre où notre flamme expire !

DON HÉNAREZ.

C'est l'enfer qui sur toi se déchaine !... Oui, l'enfer
A voulu te tenter sous les traits de Luther !

CATHERINE.

Se pourrait-il ?...

DON HÉNAREZ.

Jouet de la rage infernale,
Tu portais à l'autel le crime et le scandale !

CATHERINE.

Qu'entends-je !...

DON HÉNAREZ.

Ignorez-tu quel piège détesté
Peut inventer l'enfer dans sa malignité ?
Déjà plus d'une fois, dans nos saintes demeures,
Il vint de la prière empoisonner les heures ;
Plus d'une fois Satan, par un horrible jeu,
Couvrit des traits du Christ un ennemi de Dieu !

CATHERINE, épouvantée.

Sauvez-moi, monseigneur !...

DON HÉNAREZ.

A l'éternelle flamme,
Par ce rêve insensé tu dévouas ton âme !

CATHERINE.

Ah ! ne m'accablez pas ! donnez-moi mon pardon !

DON HÉNAREZ.

Quand ton cœur sera pur et vainqueur du démon.

CATHERINE.

Ordonnez !... De mes jours vous disposez en maître !
N'est-il aucun moyen ?...

DON HÉNAREZ.

Il en est un peut-être !
Un crime aussi nouveau, si grand d'impiété,
Par un immense effort veut être racheté.

CATHERINE.

Parlez... à vos conseils mon âme s'abandonne...

DON HÉNAREZ.

Suivez-moi... vous saurez ce que le ciel ordonne !

CATHERINE.

Mais promettez d'abord... c'est mon vœu le plus cher...
En me sauvant, seigneur, sauvez, sauvez Luther !

DON HÉNAREZ, avec colère.

Toujours Luther !... Venez !

(Il l'entraîne et sort avec elle par la porte de droite.)

SCÈNE VI.

(On entend de loin les cris de : Vive Luther ! Bientôt la porte du fond s'ouvre, et arrive un officier suivi de gardes espagnols, qu'il range devant la porte. On voit peu après arriver Luther, tenant d'une main son bâton de voyage, de l'autre un livre : il est couvert de poussière, et semble accablé de fatigue. Autour de lui sont Jean Luther, Conrad, Melancthon et Theobald, qui entrent avec lui. Le dernier tient à la main une flûte. Derrière, une foule de peuple, des étudiants, des bourgeois de Worms, auxquels les gardes espagnols défendent l'entrée de la salle.)

L'OFFICIER, au peuple.

Non ; car c'est ma consigne...

Et vous n'entrerez pas !

JEAN.

Mais c'est vraiment indigne !

Des soldats étrangers nous faire ainsi la loi !

L'OFFICIER.

Si tu réponds encor, je vais t'arrêter, toi !

LUTHER, au peuple.

Mes amis, calmez-vous !

JEAN, furieux.

Tu vois leur insolence,

Mon fils !... faut-il encor la souffrir en silence ?...

L'OFFICIER, aux gardes.

Chassez-moi ces gens-là !... Retirez-vous... oui, tous !

(Violents murmures du peuple. Les gardes croisent leurs mousquets.)

JEAN.

Messieurs les Espagnols, vous n'êtes pas chez vous.

(Une lutte s'engage. Le peuple repousse les gardes, les désarme et pénètre de force dans la salle. Jean Luther a pris l'épée de l'officier.)

(S'adressant aux gardes.)

Eh bien! chassez-nous donc!... Où donc est la consigne?

LUTHER, au peuple.

Enfants, devant la force il faut qu'on se résigne!
 Oui, mes amis, respect même aux injustes lois.
 Peut-être un temps meilleur vous rendra-t-il vos droits!
 Je voudrais maintenant vous faire une prière...

LE PEUPLE.

Oh! parlez!

LUTHER.

J'ai marché toute la nuit dernière,
 Tout le jour... Je suis las... je vous en fais l'aveu!...
 Je voudrais être seul... me reposer un peu...

(Le peuple se dispose à sortir. Luther l'arrêtant.)

Vous allez me trouver bien exigeant, je pense?
 Rendez à ces soldats leurs armes...

Le peuple murmure.

La clémence
 Doit être la vertu des vainqueurs... Pardonnez!

(Le peuple rend aux soldats leurs armes.)

JEAN, à l'officier en lui remettant son épée.

Vous, n'y revenez plus!... En attendant, prenez.

(Le peuple s'éloigne, les gardes se retirent.)

SCÈNE VII.

LUTHER, CONRAD, MÉLANCHTHON, JEAN LUTHER,
 THÉOBALD.

LUTHER, suivant le peuple des yeux.

Bon peuple! il se retire... Écoutant ceux qu'il aime,
 Il sait, quand il le faut, triompher de lui-même!

(S'asseyant.)

Voici donc le grand jour!... J'exposerai ma foi!
 Ceux qui vont me juger seront jugés par moi!

(Montrant son livre.)

Voilà mes défenseurs : la Bible, l'Évangile!
 Mon cœur ne fut jamais plus calme, plus tranquille ;
 J'en rends grâce au Seigneur, mon éternel soutien :
 Je suis content de moi ; je me défendrai bien...
 Je suis las seulement... Ce voyage...

THEOBALD.

Sans doute...

Fallait-il faire à pied une si longue route?...

LEIHER.

Ta flûte a du chemin dissipé les ennuis...
 Si tu jouais un air?...

(THEOBALD, se détournant pour pleurer.)

Maitre, je ne le puis.

(LEIHER, remarquant ses pleurs.)

Quoi ! des larmes vraiment... Enfant ! quelle faiblesse !

(MÉLANCHTHON, bas à Théobald.)

Pour son vieux père au moins cachez votre tristesse !

JEAN.

Mais croyez-vous, seigneurs, qu'ils le condamneront ?
 Ah ! si je le savais !... D'abord ils me tueront !

CONRAD.

Moi, je vais m'informer de tout ce qu'on projette,
 Connaître les desseins, l'esprit de la Diète...

(LEIHER, avec épuisement.)

Tu viendras me l'apprendre ensuite... à mon réveil...

(Aux autres.)

Mes amis, maintenant... laissez-moi... Le sommeil
 M'accable... j'y succombe...

MARTIN LUTHER.

MÉLANCHTHON, à part.

Il dort près de l'abîme !

CONRAD, bas à Mélanchthon.

Veillons sur lui !

LUTHER, à Jean.

Mon père, un bon espoir m'anime !

(Bas à Mélanchthon.)

Cher Mélanchthon, plus tard nous nous dirons adieu.

(Haut.)

Mes amis... au revoir... et confiance en Dieu !

(Il s'endort. — Tous s'éloignent lentement et en silence.)

SCÈNE VIII.

LUTHER, endormi. (On entend les sons d'une harpe invisible.)

UNE VOIX MYSTÉRIEUSE, accompagnée de la harpe.

Il dort... Ouvrons sur lui notre aile caressante !

Il dort, l'homme pieux !

Montrons-lui l'avenir, et sa foi triomphante !

Découvrons-lui les Cieux !

Regarde... En traits de feu vient briller à ta vue

La divine leçon :

Vois-tu ces mots sacrés rayonner dans la nue :

« Tolérance et pardon ! »

Sois indulgent, sois bon, pour que Dieu te seconde

En tes hardis projets,

Et ta nouvelle foi fera le tour du monde

Par l'amour et la paix !

(La voix se tait: les sons de la harpe se perdent peu à peu. — Catherine entre sur les derniers sons de la harpe.)

SCÈNE IX.

LUTHER, CATHERINE. (*Luther est toujours endormi.*)

CATHERINE, elle entre pâle, troublée, hors d'elle.
L'infâme!... de Judith il m'ordonnait le crime!...

(*Voyant Luther.*)

Luther!... c'est!...

LUTHER, endormi.

Achevons notre tâche sublime!

Dieu marche devant moi...

CATHERINE.

Je tombe à ses genoux...

Ah! je me sens mourir... Mon sauveur, est-ce vous?...

(*Elle s'approche de Luther et s'agenouille.*)

LUTHER, toujours dans son sommeil.

Que peut un bras mortel contre une œuvre divine?

(*S'éveillant.*)

Ciel! que vois-je?

CATHERINE.

O Luther!

LUTHER, la regardant attentivement.

N'es-tu pas Catherine?

CATHERINE, avec joie.

Il sait mon nom!

LUTHER.

Sans doute, et je connais ta voix.

Lorsque je t'aperçus pour la première fois,

C'était à Wittemberg... A ta sainte fenêtre

Comme un ange en courroux je te vis apparaître...

(*Souriant.*)

Ne m'as-tu pas maudit?... Oh! nous nous connaissons!...

CATHERINE.

Pardonne, homme divin!

LUTHER.

J'écoutai tes leçons:

Car tu me rappelais, en ce jour de victoire,
 Que toujours incomplète et vaine est notre gloire...
 Et puis tu m'apprenais à mourir pour ma foi,
 Car tu bravais la mort en l'appelant sur moi.

CATHERINE.

Mais que devins-je, ô ciel ! quand ta vue imposante
 Me rappela l'image en mes esprits vivante ?

LUTHER.

Comment?...

CATHERINE.

Tu ne sais pas?... Apprends donc... Ma ferveur,
 Pour aimer et prier, s'était fait un sauveur...
 Souvent dans les réduits du cloître solitaire,
 Je murmurais les noms et d'épouse et de mère :
 La prière et l'autel consolaient seuls mes jours,
 Car prier, c'est aimer... et je priais toujours !
 Une nuit, gémissante, au fond de la chapelle,
 J'invoquais le Seigneur et sa grâce éternelle,
 Quand je vis près de moi, debout, près de l'autel,
 Un être au regard pur comme un rayon du ciel !
 Sur son front s'agitait une lueur tremblante :
 Sa main portait encore une trace sanglante :
 J'y plaçai malgré moi ma lèvre en frémissant :
 Alors il m'entoura de son bras caressant :
 Je crus mourir !... Sur lui languissamment penchée,
 Je restai sur son cœur, comme au ciel attachée...
 Depuis cet heureux jour il revint chaque soir,
 Et je ne vivais plus qu'à l'instant de le voir !
 Je lui disais les vœux de mon âme chrétienne,
 Et je pressais sa main, comme à présent la tienne ;
 Quelquefois j'embrassais en pleurant ses genoux,
 Et les anges du ciel venaient planer sur nous !

C'était un rêve, hélas !... ce rêve était ma vie !
 Enfin vint le grand jour où, d'une main hardie,
 Tu brûlas le décret qui condamnait ta loi :
 Seule, j'osai parler pour notre antique foi :
 Bravant un peuple entier, j'accusai ton audace...
 Aussitôt j'entendis leur terrible menace ;
 Ils s'élançent sur moi, poussant des cris confus ;
 Tu vins pour me défendre... et je te reconnus !
 Mes yeux n'avaient jamais rencontré ton image ;
 A ton nom chaque jour je prodiguais l'outrage,
 Et ce dieu tout-puissant qu'avait créé ma foi,
 Cet ange de mes nuits, ce sauveur... c'était toi !
 Depuis ce jour j'emporte en tout lieu ton image ;
 Je voudrais t'oublier, et te vois davantage ;
 Mon courage s'épuise en stériles combats ;
 Un pouvoir inconnu m'entraîne sur tes pas :
 A ce pouvoir divin je me livre moi-même :
 Je ne m'appartiens plus... je suis à toi... je t'aime !...

LUTHER.

Que viens-tu de m'apprendre ?... O céleste candeur !
 Ta voix enchanteresse a pénétré mon cœur !

CATHERINE.

Je t'ai suivi... Je souffre... et, cherchant la lumière,
 Au saint Inquisiteur j'ouvris mon âme entière !...
 Je ne lui cachai rien... j'osai... pardonne-moi,
 Lui demander ta grâce, et supplier pour toi...
 « Ah ! s'écria mon juge, en son fougueux langage,
 « Du démon tentateur ce prodige est l'ouvrage ! »
 Alors, suis-tu, Luther, à quel horrible prix,
 Il promit le pardon, le calme à mes esprits ?...
 De l'avoir entendu, Dieu puissant, je m'accuse ! ..
 M'imposant de Judith la détestable ruse,

Il m'ordonnait cet homme, un prince de la foi,
De te tuer, Luther!...

LUTHER.

Toi, Catherine!

CATHERINE.

Oui... moi!...

LUTHER.

Ah! le monde à la fin nous jugera peut-être!...
La parole de Dieu, je la ferai connaître!
J'ai dit que la fureur, le fol amour de soi,
L'ambition, l'orgueil, n'étaient pas dans la loi!
Pour faire aimer à tous notre sainte croyance,
Du temple j'ai chassé la ruse et la vengeance!
Pour faire honorer Dieu, j'ai séparé du ciel
Le lévite insolent, opprobre de l'autel!

CATHERINE.

O mon maître divin, comme ils vous calomnient!

LUTHER.

J'annonce un Dieu de paix : les méchants me renient!

CATHERINE.

Eh bien, je vous renie à mon tour, imposteurs,
Qui nous cachez le ciel sous des voiles menteurs!
Non, le Dieu que je sers n'habite pas une âme
Qui place un fer sacré dans les mains d'une femme!...

LUTHER.

Eh bien, unissons-nous dans un pieux amour!
Oui, tu seras mon aide et ma prêtresse un jour!...
Je veux aussi donner un sacerdoce aux femmes,
Mais digne de leurs vœux et de leurs nobles âmes!
Ce ministère auguste, aussi doux que sacré,
Par la nature même il leur est déferé!

Elles l'exorcèrent au sein de leurs familles ;
Pleines de foi, d'amour, mères, épouses, filles,
Chacune en ses foyers trouvera son autel
Et fera de sa vie hommage à l'Éternel !

CATHERINE.

Oh ! je veux à tes lois abandonner mon âme !
De ton zèle sacré tu m'as transmis la flamme...
Oh ! laisse-moi toujours t'entendre et t'approcher...
C'est Dieu que je crois voir, Dieu que je crois toucher !

LUTHER.

Oui, Bora, c'est un Dieu qui de ses bras t'enlace ;
Car Dieu remplit mon sein de courage et d'audace !
Lève-toi, m'a-t-il dit ; et je me suis levé !
L'homme, son avenir, par moi sera sauvé !
Comme autrefois le Christ, ce messager fidèle,
Moi, j'apporte aux humains une bonne nouvelle ;
De mon maître immortel j'accomplirai le vœu :
Tout défenseur du peuple est l'envoyé de Dieu !

CATHERINE.

Luther, je m'associe à ta sainte entreprise !

LUTHER.

Femme, je te reçois dans la nouvelle Église !

(En ce moment la porte du fond s'ouvre, et l'on voit paraître Jean Luther,
Conrad, Mélanchthon, Spalatinus et Théobald.)

SCÈNE X.

LUTHER, CATHERINE, CONRAD, JEAN LUTHER,
MÉLANCHTHON, SPALATINUS, THÉOBALD.

MÉLANCHTHON.

Luther !

CONRAD.

Il n'est pas seul...

(Reconnaissant Catherine.)

Catherine, ma sœur !

C'est toi !

CATHERINE.

Ta foi nouvelle a pénétré mon cœur !

CONRAD.

Se pourrait-il ?

CATHERINE.

Du ciel j'ai senti la flamme !

(Montrant Luther.)

Sa parole divine a transporté mon âme ;
Il est aussi mon dieu !

CONRAD.

Pleure donc avec nous !

Tout est perdu !...

(A Luther.)

Luther, non, plus d'espoir pour vous !

JEAN.

O mon fils, que dira ta malheureuse mère ?

CONRAD.

Le légat a soufflé son esprit sanguinaire
Au sein de la Diète, et tes anciens amis
Semblent déjà fléchir, à ses ordres soumis...
A la voix du clergé, tes partisans reculent :
De mort et de bûcher les mots affreux circulent ;
Le duc Éric, jadis si sincère et si bon,
Lui-même avec colère a prononcé ton nom.

(On commence à entendre le tintement d'une grosse cloche.)

MÉLANCHTHON.

Entends-tu?... c'est la mort !

SCÈNE XI.

LES MÈRES, FRÉDÉRIC, PLUSIEURS MEMBRES DE LA DIÈTE.

FRÉDÉRIC.

Luther, le sort t'accable !
Le temps presse... la mort approche, inexorable !
Rétracte-toi !

LUTHER.

Jamais.

FRÉDÉRIC.

Tu te perds sans retour...
Rétracte-toi, Luther... seulement pour un jour !

LUTHER.

Je ne sais pas mentir... mon noble ami, pardonne !

FRÉDÉRIC.

Je suis ton souverain, Luther... je te l'ordonne !

LUTHER.

Mais tu ne le peux pas !... Allons, mes bons amis,
Je vous croyais vraiment plus forts, plus affermis...
C'est une heure... elle passe !

(Bas à Mélauchthon.)

Éloignez mon vieux père !

FRÉDÉRIC.

Il m'entraîne au tombeau... moi, son ami, son frère !

SPALATINUS.

Luther, rétracte-toi !

CATHERINE, avec force.

Ne te rétracte pas !

SPALATINUS.

Quoi !

CATHERINE.

Vous voulez sa honte ! Il vaut mieux son trépas !

LUTHER.

Mes amis, imitez cette noble assurance !
Catherine, c'est bien !

FRÉDÉRIC, à part.

O funeste constance !

MÉLANCHTHON.

Il se perd !

FRÉDÉRIC.

Eh bien donc, homme saint, bénis-nous !

(Tous s'agenouillent. — Luther les bénit. — On entend toujours le son de la cloche. — En ce moment paraît le maréchal de la Diète.)

SCÈNE XII.

Les mêmes, LE MARÉCHAL DE LA DIÈTE.

LE MARÉCHAL.

Accusé !...

LUTHER.

Je suis prêt.

LE MARÉCHAL, à la vue de cette foule agenouillée et de Luther qui la bénit, tombe lui-même à genoux, et dit en tremblant :

Accusé, venez-vous ?

(La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la salle de l'assemblée de la Diète. Dans le milieu, au fond, un trône élevé sur des gradins, et sur lequel est assis l'empereur CHARLES-QUINT. Devant le trône, aux pieds de l'empereur, à droite, le grand maréchal de la Diète, une baguette blanche à la main ; à gauche, un héraut d'armes. Aux deux côtés du trône, sont placés des bancs en amphithéâtre ; aux bancs de droite, le cardinal ALEXANDRE, des prélats, des moines de différents ordres, des ducs, comtes, chevaliers, bourgeois des villes libres de l'empire, parmi lesquels on remarque le duc Eric de BASSWICK, le duc Georges de SAXE et Jean FROCK, négociant d'Augsbourg. — Aux bancs de gauche, FRÉDÉRIC le Sage, l'archevêque primat de Mayence, le margrave ALBRECHT, le comte de DALBERG, les députés de l'ordre Teutonique, des comtes, des chevaliers, des bourgeois. — Devant les bancs de l'amphithéâtre, une balustrade très-basse, derrière laquelle est une petite table où sont des livres, et où deux greffiers écrivent. En dehors de la balustrade est LUTHER, une Bible à la main. A côté de lui sont assis Jean LUTHER, MÉLANCTHON, CONRAD, SPALATINS et CATHERINE DE BORA. Aux deux côtés de la salle une haie de gardes, de chevaliers et de nobles. — Un magnifique buffet se voit au fond de la salle. — Tel est l'aspect qu'offre la scène au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUTHER, debout, parlant à l'assemblée.

Vous m'avez entendu, gracieux électeurs,
Noble et puissant monarque, et vous tous, Messieurs !
Sans feinte à vos regards j'ai découvert mon âme :
Jugez-la !... Vous voyez qu'un vœu sacré m'enflamme !
Je suis un pauvre moine, habitant loin des cours ;
Je ne sais des flatteurs imiter les discours ;

Mais ce que Dieu m'inspire en ma cellule sainte,
 Je le dis sans détour, sans réserve et sans crainte,
 La louange ici-bas, l'éclat, m'importent peu.
 Je veux le bien de tous et la gloire de Dieu :
 Rien de plus... Si souvent ma parole est trop vive,
 C'est que mon cœur est pur et ma bouche est naïve.

LE CARDINAL, se levant et désignant quelques livres
 sur la table des greffiers.

Ces livres, répondez, Luther, sont-ils de vous ?

LUTHER.

De moi, sans doute.

LE CARDINAL.

Ainsi, vous les avouez ?

LUTHER.

Tous.

LE CARDINAL.

Vous ne les voulez point rétracter ?

LUTHER.

Le pourrais-je ?

Si la foi que j'annonce offense le Saint-Siège,
 Elle est dans l'Évangile et dans saint Augustin :
 C'est un fait avéré, seigneurs, un fait certain !
 Lisez ce Père illustre et ses divins ouvrages,
 Parcourez l'Évangile et ses célestes pages,
 Et vous verrez, seigneurs, que je n'invente rien,
 Que tout ce que j'enseigne est pur, vraiment chrétien !

LE CARDINAL, avec chaleur.

Est-ce aussi d'un chrétien l'attentat sacrilège,
 Que vous avez commis en bravant le Saint-Siège ?
 La bulle consumée en d'exécrables feux,
 Votre insolent mépris pour nos hommes pieux,

N'ont-ils pas mérité la divine colère ?...

LUTHER.

Ne vous emportez pas !... Vous parlez du saint-père,
De mon crime envers lui !... Je n'en ai point commis !
Ah ! que Rome soit sainte, et je serai son fils !

(Avec une vivacité croissante.)

Je n'ai fait que combattre, intrépide adversaire,
Ce monstre à l'œil bénin, éclos du sanctuaire,
Qui du masque imposteur de la paternité
Déguise ses forfaits envers l'humanité,
Et, nous enveloppant de ses fausses doctrines,
Fait mentir à son gré les volontés divines :
Qui, digne de l'enfer, veut nous fermer le ciel,
Et nous déshériter du séjour éternel !
Monstre avide, à la main sanguinaire, inféconde,
Qui voudrait se gorger des dépouilles du monde :
Qui du peuple écrasé dévore les sueurs,
Et, non content d'avoir épuisé nos labeurs,
Couvert de sang, de feu, la fanatique Espagne,
Absorbé les trésors de la pauvre Allemagne,
Veut encor nous ravir le plus grand de nos biens,
La liberté d'esprit, ce sang des vrais chrétiens !
Despotisme odieux, vrai fléau de la terre !
Vous appelez cela le règne du saint-père !
Et je l'appelle, moi, le règne du démon !
Cardinal, vous voyez, il faut changer le nom !

LE CARDINAL.

L'insolent hérétique !

LUTHER.

Insolent ! c'est possible !
Je ne me targue pas d'être un homme infallible .

Et peut-être mon cœur est plus âpre, exalté,
 Qu'il ne convient au prêtre, à son humilité !...
 C'est possible... Mais vous, hommes de politesse,
 Faites-vous tout le bien qu'accomplit ma rudesse ?
 Vous l'avez bien poli, ce diamant si pur,
 Que vous légua le Christ, et qui d'un ciel d'azur
 Réflétait autrefois la divine lumière !
 Vous l'avez obscurci, puis caché sous la terre ;
 Vous le foulez aux pieds, ce trésor immortel,
 Et bâtissez dessus votre tour de Babel !
 La foi sainte n'est plus dans Rome fanatique ;
 Je la porte en mon cœur... Et je suis l'hérétique !

LE CARDINAL ET LES MOINES.

Au bûcher ! au bûcher !

LUTHER.

J'attendais tous ces cris :

Si vous me répondiez, je serais plus surpris.
 Vous parlez de bûcher !... Soit, car mon âme est prête !
 Du Ciel qui juge tout la volonté soit faite !
 Croyez-vous donc qu'ici je combatte pour moi ?
 Non, c'est pour l'Allemagne, et le Christ, et la foi !
 Me rétracter, seigneurs, serait leur faire outrage,
 Servir la tyrannie, en lui rendant hommage !
 Comme alors, pauvre peuple, elle l'écraserait !
 Et que son joug de fer sur ton front pèserait !
 Je ne saurais trahir le ciel et l'infortune ;
 Car du peuple et de Dieu c'est la cause commune !

CHARLES-QUINT.

C'est toi, je le vois bien, toi, moine audacieux,
 Qui voudrais usurper l'encens qu'on offre aux cieux !
 Pour devenir un dieu, car c'est ton espérance,
 Tu voudrais du Seigneur renverser la puissance !

LUTHER, avec beaucoup de calme.

Non, jamais ! non... Illustre et puissant empereur,
 Vous vous trompez : vraiment, vous jugez mal mon cœur !
 Je ne suis qu'un mortel... faut-il vous le redire ?
 Ce que j'enseigne ici, la Bible me l'inspire...
 Elle seule est mon guide ; elle seule est ma loi !
 Je ne suis pas un dieu ; mais Dieu vous parle en moi.
 Éternel monument de bonté, de sagesse,
 L'Écriture m'éclaire et soutient ma faiblesse...
 Sur elle je m'appuie... Aussi rien ne m'émeut !

CHARLES-QUINT.

Mais que veux-tu ? réponds !

LE CARDINAL.

Ah ! sire, ce qu'il veut
 Fut réfuté souvent et dans plus d'un concile.
 Il prêche la révolte et la guerre civile !
 Schismatique insensé, hardi blasphémateur,
 Il ose renier le Christ, notre Sauveur !

LUTHER, avec la plus grande véhémence.

Moi, renier le Christ ! vous mentez, Éminence !
 Moi, renier le Christ ! mon Dieu, mon espérance !
 Celui pour qui je viens devant ce tribunal !...
 C'est bien trouvé, vraiment !... Sois homme, cardinal !
 De ce beau nom d'humain mérite qu'on te nomme :
 Tu sauras ce que c'est qu'un Dieu qui s'est fait homme !
 C'est ce Dieu qui vous parle !... Ah ! si vous l'entendiez,
 Charles-Quint n'aurait pas l'Allemagne à ses pieds !
 Sous un joug étranger maintenant gémissante,
 Elle serait heureuse, et libre, et florissante !...
 Excusez, empereur !

LE CARDINAL.

Eh bien, l'entendez-vous ?

Des peuples qu'il égare enflammant le courroux,
 Il prêche la révolte ; il appelle aux vengeances
 Ces prétendus martyrs...

LUTHER.

Respectez leurs souffrances !

Ce peuple qu'on provoque à d'incessants combats,
 Vous le connaissez mal : il ne se venge pas !
 Puissant dans son réveil, mais digne en sa colère,
 Il vous épargnera, le lion populaire !
 A ce grand patient de toute éternité.
 Vous apprenez en vain l'implacabilité !
 Du droit, de l'équité, je veux fonder l'empire :
 Je viens édifier, je ne viens pas détruire.
 Quand donc ai-je prêché la guerre aux souverains ?
 Quand donc sur leur couronne ai-je porté les mains ?
 Dois-je donc imiter ces prêtres que je fronde ?
 Et mon royaume, à moi, sera-t-il de ce monde.
 Quand je dis au lévite, égaré loin du ciel :
 « Reste l'homme de Dieu ; ta place est à l'autel ! »

LE CARDINAL, à la Diète.

Il la déguise mal, sa haine envenimée !

A Luther. ?

Oui, sous ton souffle ardent la guerre est allumée ;
 Oui, traître et factieux, tu poursuis ton chemin :
 L'insulte est dans ta bouche et le glaive en ta main !

LUTHER, avec chaleur.

Mais le Sauveur aux Juifs n'a-t-il pas dit lui-même :
 « J'apporte ici l'épée en ce péril extrême !...
 « L'épée et non la paix, leur a-t-il répété ;
 « Combattez pour le ciel et pour la vérité ? »

LE CARDINAL, avec un emportement exalté.

A-t-il aussi parlé des destructeurs d'images ?
Aux divins sacrements refuser ses hommages,
Est-ce donc du Sauveur écarter les leçons ?...
Est-ce donc l'horrorer, suivre ses lois ?... Réponds !

ETHER, avec la plus grande chaleur.

Je n'ai jamais conçu de pensées sacrilèges,
Et vous voulez en vain m'attirer dans vos pièges !...
Des disputes de mots ne font pas le chrétien !
Je n'ai qu'un vœu, qu'un but, prêtres, croyez-le bien !
C'est d'arracher l'Europe à votre idolâtrie,
D'en affranchir le monde et d'abord ma patrie !...
Pour juger et punir, Dieu pèse les bienfaits !
Laissez là, laissez là, vous dis-je, et pour jamais,
Ces combats détestés de mots et de paroles,
Ces stériles débats et ces luttes frivoles !
Satan sur nos chemins a jeté ces poisons,
Pour détourner nos pas du but où nous marchons !
L'Évangile, le Christ, l'éternelle croyance
Dans son règne futur, dans sa toute-puissance,
C'est ma religion, c'est ma doctrine, à moi !
Pour atteindre le but que vous montre ma foi,
Que toute main se joigne et que tout cœur s'unisse !
Car c'est la liberté, l'amour et la justice !

LE DUC ÉRIC, bas aux princes qui sont près de lui.

Il parle avec sagesse : il parle avec raison !

LE CARDINAL.

Une dernière fois, vous rétractez-vous ?

ETHER, avec force.

Non !

Je vous l'ai déjà dit : perdez cette espérance !
Je ne rétracte rien ! rien !... C'est ma conscience

Qui vous répond ici ! Mon seul juge est le Ciel ;
 Votre arrêt n'a qu'un jour : le sien est éternel !
 Vous parlez d'une bulle et des décrets de Rome ?
 Mais il peut se tromper, le pape, c'est un homme !
 Les évêques aussi, dans leurs riches palais ;
 Les conciles aussi !... l'Écriture, jamais !
 Au nom de cette loi, la seule auguste et pure,
 Démontrez mes erreurs ! prouvez mon imposture !
 Je me rétracte alors !... Sinon, je resterai
 Ferme comme l'Atlas, et ferme je mourrai !
 Il n'est point de supplice à qui mon âme, cède !
 Jugez-moi ! j'ai tout dit ! Que Dieu me soit en aide !

JEAN, enthousiasmé.

Bravo ! Martin ! bravo !

LE DUC ÉRIC, aux princes allemands.

Par saint Jean, quel lutteur !

C'est qu'il serait de taille à faire un empereur !

CHARLES-QUINT, à part.

C'est un homme cela !

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Quelle âme ! quel courage !

LE DUC ÉRIC. Il boit à la ronde avec les princes allemands, puis il fait signe à un page.

Tiens ! porte-lui ceci !... Pauvre homme ! il est en nage !

C'est qu'il verra vraiment la mort sans sourciller !

Si ce bon vin pouvait l'empêcher de griller !

LE PAGE, présentant la coupe à Luther.

Prenez, docteur !

LUTHER, avec reconnaissance.

Merci... mais faites-moi connaître,

De grâce, à qui je dois...

LE PAGE.

Au duc Éric, mon maître.

LUTHER.

Offrez-lui mes respects !*(Il va boire, Conrad et Mélanchthon s'élancent vers lui.)*

CONRAD, bas.

Luther, au nom du ciel !...

LUTHER, de même.

Qu'as-tu donc ?

CONRAD, de même.

Ne bois pas !...

MÉLANCHTHON, de même.

Ce breuvage...

CONRAD, de même.

Est mortel !

MÉLANCHTHON, de même.

C'est un supplice lâche et digne de leur âme !

CONRAD, de même.

Ils craignent le bûcher : on voit de loin sa flamme !CATHERINE, voyant l'hésitation de Luther, s'élançant à son tour
et crie avec force :**Arrête, au nom du ciel, Luther !... C'est du poison !***(Mouvement général dans l'assemblée.)*

ÉRIC ET PLUSIEURS CHEVALIERS, s'avancant sur le devant de la scène.

Infâme calomnie !

D'AUTRES CHEVALIERS, du côté opposé.

Infâme trahison !

ÉRIC ET LES PREMIERS CHEVALIERS.

Non ! vous mentez !

LES AUTRES.

C'est vous !

ÉRIC ET LES PREMIERS CHEVALIERS.

Les insolents !

LES AUTRES.

Vengeance !

Votre arme est le poison !

ÉRIC ET LES PREMIERS CHEVALIERS.

Du sang pour cette offense !

LES DEUX PARTIS, tirant l'épée.

Glaive en main ! glaive en main !

LUTHER, se mettant tranquillement au milieu d'eux et levant la coupe.

(Moment de silence.)

Duc, à votre santé !

(Il vide la coupe et la remet au page.)

Et que toujours le ciel vous traite avec bonté !

CHARLES-QUINT.

Princes, nobles, bourgeois, comtes du Saint-Empire,
Nous allons prononcer... que Luther se retire !

LUTHER, saluant la Diète.

Je m'éloigne, seigneurs, et j'attends votre loi :

Soyez en me jugeant aussi calmes que moi !

(Il sort avec Mélanchthon, Conrad, Catherine et Spalatinus.)

SCÈNE II.

L'ASSEMBLÉE DE LA DIÈTE.

CHARLES-QUINT, à l'Électeur Frédéric.

Électeur Frédéric, intendant de l'empire,
Je vais dicter l'arrêt... c'est à vous de l'écrire.

FRÉDÉRIC.

Sire, on n'a pas encore recueilli les avis.

CHARLES-QUINT, avec étonnement.

Qu'est-ce donc, s'il vous plaît?...

FRÉDÉRIC.

Les Etats du pays

Prononcent...

CHARLES-QUINT.

Messeigneurs, quel est donc ce langage ?

LE COMTE DE DALBERG, se levant.

Je partage l'avis de Frédéric le Sage :

Sire, c'est notre droit ; nous sommes électeurs :

Notre choix souverain nomme les empereurs,

Et de nos fonctions la puissance légale

Tempère sagement la volonté royale.

CHARLES-QUINT.

Mais qui donc juge ici ?

FREDÉRIC.

La Diète, seigneur,

Et vous votez, avec deux voix, comme empereur :

C'est votre privilège, et nous avons les nôtres...

CHARLES-QUINT, à part.

Ah ! ce sont là vos lois... nous vous en ferons d'autres !...

Haut.

Messeigneurs, excusez... Je ne le savais pas !

(A part.)

Cédons, puisqu'il le faut.

Au héraut.

Consultez les États.

LE MARÉCHAL HERLDFURME DE LA DIÈTE, se levant.

Messeigneurs, il s'agit, en ce jour mémorable,

De déclarer Luther innocent ou coupable.

LE HÉRAUT, appelant

L'honorable marchand Jean Früger, député.

Pour la ville d'Augsbourg.

JEAN FRÜGER, saluant l'empereur et la Diète.

A Votre Majesté.

A vous, nobles seigneurs, j'adresse mon hommage.

Et d'abord, veuillez tous excuser mon langage !

De nos libres cités je vous dirai les vœux :
 Nous sommes divisés sur quelques points douteux,
 Mais nous vivons en paix, et chacun, je le pense,
 Pratique librement son culte et sa croyance.
 On s'entend sur un point : bon nombre d'habitants
 Se refusent, seigneurs, à payer plus longtemps
 Ces énormes tributs, tous ces droits d'indulgence
 Qui de la cour de Rome augmentent l'opulence,
 Parce que notre argent, avec peine amassé,
 Dans nos propres comptoirs serait bien mieux placé.
 Nous désirons aussi qu'on nomme en chaque ville
 Un noble conseiller, dont le pouvoir utile
 Surveille le clergé qui par tous les moyens
 Nous taxe, nous pressure et voudrait tous nos biens.
 Nous confions, seigneurs, à votre vigilance
 Nos franchises, nos droits et notre indépendance,
 Enfin le vieux dépôt de nos immunités.
 Jaloux de notre honneur et de nos libertés,
 Nous les recommandons à l'Allemagne entière ;
 Qu'en nos villes toujours le commerce prospère,
 Que jamais dans nos droits nous ne soyons troublés...
 Après cela, brûlez Luther, si vous voulez !

(Les greffiers écrivent après chaque discours.)

LE HÉRAUT.

Le deuxième suffrage est pour le Saint-Empire.

(Appelant.)

Le comte de Dalberg.

LE COMTE DE DALBERG, se levant.

J'ai peu de chose à dire ;

(Montrant Prager.)

Mais je ne viendrai pas, comme ce bon bourgeois,
 Parler de mon repos et de mes propres droits.

Il se peut que Luther soit fort mal vu de Rome,
 Mais je le tiens, seigneurs, pour un brave et digne homme :
 En lui tout est noblesse, amour et loyauté.
 Secours au vrai courage, à la sincérité,
 De mes nobles aïeux fut toujours la devise,
 Et je la garderai, n'en déplaise à l'Église !

(Les moines murmurent.)

LE CARDINAL, au comte.

Autrement, je le crois, parleraient vos aïeux.

LE COMTE DE DALBERG.

Le temps marche, Éminence ; il ouvre bien des yeux !
 La route que je prends, mon père l'eût choisie.

LE CARDINAL.

Pour vous, noble seigneur, c'est une apostasie.

(Murmures sur quelques bancs.)

LE COMTE DE DALBERG, avec chaleur.

Changer pour avancer n'est point d'un renégat,
 Et celui qui recule est seul un apostat.

LE HÉRAUT, appelant.

Cardinal, archevêque et primat de Mayence !

(L'archevêque de Mayence se lève.)

CHARLES-QUINT, à l'archevêque.

Margrave Albert, l'Église honore ta science !

L'ARCHEVÊQUE.

Pour parler en son nom puisqu'elle m'a choisi...

LE CARDINAL, l'interrompant.

Oui, vous êtes prélat, monseigneur, songez-y !

L'ARCHEVÊQUE, avec calme.

De monsieur le légat je suis collègue et frère,
 Mais d'âme et de pensée avec lui je diffère ;
 Je suis tout dévoué sans doute à notre loi,
 Catholique fidèle, et de cœur et de foi !

Luther veut réveiller la vieille discipline,
 Et des apôtres saints la morale divine !
 Laissons pleine carrière à son cœur résolu ;
 Car la pensée est libre ; ainsi Dieu l'a voulu.
 Voilà comme prélat ce que j'avais à dire,
 Et s'il faut m'exprimer en prince de l'Empire,
 Je ne dirai qu'un mot : Nobles et francs Germains,
 Sur notre liberté ne portons point les mains !
 La liberté, messieurs, pour mère a la justice ;
 L'équité, de Luther vous défend le supplice ;
 Car il sauve nos droits qu'on veut nous arracher !
 Selon moi, messeigneurs, ce n'est pas un bûcher
 Qu'il lui faut élever, mais bien une colonne
 En bronze, avec ces mots gravés, Dieu me pardonne,
 Au bas du piédestal, comme un vrai monument
 De notre gratitude et de son dévouement :
 « L'Allemagne à Luther ! Il combattit pour elle ;
 « Fut prêtre, ami du peuple et citoyen fidèle ! »

LE HÉRAUT, appelant.

Duc Georges !

LE DUC GEORGES.

Le bûcher... voici mon vote écrit.

(Il remet au héraut un papier que celui-ci porte aux greffiers.)

LE HÉRAUT, appelant.

Le comte de Stolberg.

LE COMTE DE STOLBERG.

Que Luther soit proscrit,
 D'abord comme rébelle, et puis comme hérétique !

LE HÉRAUT, appelant.

Grand maître et souverain de l'ordre Teutonique,
 Margrave Albrecht !

LE MARGRAVE.

J'acquiesce.

LE HÉRAUT.

A vous, noble seigneur,
Duc Éric de Brunswick.

ÉRIC.

Glorieux empereur.

Prélats et chevaliers, bourgeois, vous tous, mes frères,
J'ai vécu dans les camps, et j'ai vu dans nos guerres
Plus d'un brave Allemand, intrépide au combat :
Luther est à mes yeux un plus vaillant soldat.
En dépit de l'Église et des clameurs de Rome,
Je donnerais mes jours pour sauver un tel homme.
Mais par malheur, messieurs, devant le cardinal,
Je me suis engagé par un serment fatal...
J'en suis vraiment fâché, par mon âme chrétienne !
J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne ;
Je voudrais le sauver, mais l'honneur a parlé...
Et mon avis est donc que Luther soit brûlé.

LE CARDINAL, vivement, aux greffiers.

Écrivez !

ÉRIC.

Un instant... que j'ajoute autre chose.
Je tiens à ce qu'ici l'on le sache, et pour cause !
Je vous préviens, seigneurs, que si dans mon duché
J'avais aux droits du ciel, par mégarde, touché,
Et quelque peu changé les statuts de l'Église,
Je prétends être maître en pareille entreprise,
Sans que nul moine ou clerc, au froc noir, rouge ou bleu,
Ne puisse s'en mêler... ou nous verrions beau jeu !...

(Aux greffiers.)

Notez aussi cela !

(Il se rassied.)

CHARLES-QUINT, à part.

Le cardinal enrage !

LE HÉRAUT, appelant.

Frédéric, duc de Saxe, et surnommé le Sage.

FRÉDÉRIC.

Je serai court, seigneurs... La justice et la paix,
C'est mon vœu... Sur ce point consultez mes sujets !
Je vois Luther frappé des foudres du Saint-Siège :
L'Église le poursuit ; le bon droit le protège.
C'est mon avis du moins... Et vous, jeune empereur,
D'un supplice exécrable, ah ! redoutez l'horreur !
Le fer et les bûchers maîtrisent mal les Ames ;
Jamais nouvelle foi n'a péri dans les flammes.

CHARLES-QUINT, avec humeur.

Aux voix ! il en est temps... Terminons ces débats !

LE CARDINAL ET LES MOINES.

Aux voix ! aux voix !

(Sur un signe de l'électeur Frédéric, le maréchal de la Diète parcourt les bancs de l'assemblée, et recueille les boules dans un casque. Pendant ce vote, les membres de la Diète causent entre eux. Quand les suffrages sont recueillis, le maréchal retourne à sa place et les compte. — Silence solennel dans l'assemblée.)

FRÉDÉRIC.

Seigneurs, députés des États,

Nous avons observé nos antiques usages :
Dans un casque avec soin recueilli les suffrages :
Le nombre en est complet, et nous allons savoir
Si Luther d'un bon prêtre a rempli le devoir,
Ou bien si l'Allemagne en courroux le rejette...
Maintenant, maréchal, prononcez !...

LE MARÉCHAL, avec une grande tranquillité.

La Diète

Condamne le docteur Martin Luther au feu,
A la majorité d'une voix !

FRÉDÉRIC, retombant sur son siège.

Juste Dieu !

ÉRIC, avec la plus vive douleur.

Mort et damnation ! c'est la mienne !

LE COMTE DE DALBERG, avec colère.

O justice !

LE CARDINAL, avec une ouïe hypocrite.

Que toujours du Seigneur le règne s'accomplisse !

CHARLES-QUINT.

Qu'on l'amène !

(Des gardes sortent.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LUTHER, MÉLANCHTHON, CATHERINE,
CONRAD, SPALATINUS.

CHARLES-QUINT, à Luther.

Luther, remets ton âme à Dieu !

La Diète prononce, et te condamne au feu.

LUTHER, avec calme.

Soit !

JEAN, à la Diète.

Un seul mot, seigneurs !

(A Charles-Quint.)

Prince, avant qu'on l'immole...

LE MARÉCHAL DE LA DIÈTE.

Vieillard, vous n'avez pas devant nous la parole.

CHARLES-QUINT.

Je l'accorde.

JEAN.

Merci... D'ailleurs, j'en prendrais...
 C'est mon fils ! Si du ciel il enfreint les arrêts,
 Laissez Dieu se venger : il lit au fond des âmes !
 Si vous livrez ainsi tous les pécheurs aux flammes,
 Et les exterminiez par la torche et le fer,
 Mais, je vous le demande, à quoi donc sert l'enfer?...
 Excusez-moi, seigneurs ! je parle avec colère ;
 Je m'emporte... je pleure... hélas ! je suis son père !

LUTHER, à Jean.

Calme-toi !

CONRAD.

Messeigneurs, exaucez notre vœu !
 Moi, je viens demander le jugement de Dieu !
 Quatre cents chevaliers, pleins d'âme et de vaillance,
 De Luther, glaive en main, soutiendront l'innocence !
 Voici mon gant !

(Il le jette dans l'assemblée.)

LE DUC GEORGES.

Eh bien... j'en jette aussi le mien !
 Conrad, je te délègue, et tout mauvais chrétien
 Qui voudrait de Luther soutenir l'hérésie...
 Mort à ses défenseurs!...

CONRAD.

C'est moi qui vous délègue,
 Monsieur le duc, vous-même et tous vos partisans !
 Je suis prêt!...

CHARLES-QUINT.

Eh bien docteur, combattez, j'y consens.

ERIC, à part.

Parbleu ! je le crois bien ! c'est un malin compère !
 Que nous nous égorgions, cela fait son affaire !

CHARLES-QUINT.

Venez donc près du trône, et prêtez le serment !
Conrad, et vous, duc George, approchez !

FRÉDÉRIC, se levant avec vivacité.

Un moment !

CHARLES-QUINT.

Qu'est-ce à dire, monsieur l'intendant de l'empire ?

FRÉDÉRIC.

Je cède aux sentiments que ce titre m'inspire.
Luther est mon ami, je le dis hautement !
C'est un si noble cœur !... un si beau dévouement !...
Ce combat sauverait sa divine constance,
Car il existe un Dieu, vengeur de l'innocence.
Mais je suis magistrat de l'empire, et je doi
De Maximilien faire régner la loi :
« Plus de ces jugements, point de combats, dit-elle :
« Dieu prescrit la justice et la paix éternelle ! »
S'il faut pour le sauver violer cet édit,
Luther saura mourir... Voyez, il m'applaudit !

LUTHER.

Oui, mon noble Électeur, vraiment je vous admire !
Ce que vous dites là, moi, j'allais vous le dire.

CONRAD.

Infortuné Luther, ils l'abandonnent tous !

CHARLES-QUINT.

En mot, nobles seigneurs !... Je fus toujours jaloux
D'unir à la justice une noble clémence ;
De mes droits aujourd'hui j'exerce la puissance :
J'ai deux voix, messeigneurs, et je n'ai pas voté !
Maréchal, donnez-moi le casque !

LE CARDINAL, avec inquiétude.

Majesté !

Voulez-vous?...

CHARLES-QUINT.

Cardinal, pardonnez ma franchise :
Vous aimez bien le sang, pour un homme d'Église !

(A l'assemblée.)

J'ai deux voix, et voici deux boules blanches !

CONRAD, CATHERINE, MÉLANCHTHON ET SPALATINUS, avec joie.
Ciel !

FRÉDÉRIC, à part.

Il est sauvé !

CHARLES-QUINT.

Luther, aux yeux de l'Éternel,
Ta conduite est coupable, impie et sacrilège...
C'est un crime odieux de braver le Saint-Siège !
J'ai voulu te sauver des tourments du bûcher,
Car ton courage est grand ; il a su me toucher.
Mais je dois à l'État, comme à la paix publique,
De réprimer l'excès de ton zèle hérétique :
Tes discours imprudents, tes écrits, en tous lieux
De la rébellion ont allumé les feux ;
Au nom des lois, du ciel, je dois donc te proscrire.
Et je te mets, Luther, au ban du Saint-Empire !

CONRAD ET MÉLANCHTHON.

Dieu !

CHARLES-QUINT.

C'est un châtement bien terrible !... La loi
Ne te protège plus, Luther !... protège-toi !
Ta vie est au premier qui pourra la surprendre ;
La mort est sur tes pas !

LUTHER.

Dieu saura me défendre !

SPALATINUS, à part.

Ah ! cet arrêt l'immole, et le livre aux poignards !

CONRAD, bas à Catherine.

Vois le légat ! la joie éclate en ses regards !

MÉLANCHTHON.

Il est perdu !

CONRAD.

Voilà le pardon de l'Église !

FRÉDÉRIC, bas à Spalatinus.

Qu'au château de Wartsbourg ce soir on le conduise !
Que le bruit de sa mort en tous lieux répandu
Détourne le trépas sur son front suspendu.

(Charles-Quint quitte la salle, suivi des membres de la Diète opposés à Luther
les autres restent en scène.)

LUTHER, à Conrad et à Mélancthon qui le pressent dans leurs bras
J'aurai plus d'un abri sous quelque toit de chaume.

MÉLANCHTHON.

Ils l'assassineront !

LUTHER.

Allons traduire un psaume !

CATHERINE.

Luther, je suis tes pas ! je m'attache à ton sort !

LUTHER.

Femme, tu m'enseignas à mépriser la mort !
Aux nouveaux jours d'épreuve où le destin m'appelle,
Catherine, deviens ma compagne fidèle !
Je m'unirai, du prêtre agrandissant le vœu,
Par la famille au monde et par l'autel à Dieu !

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS. LE PEUPLE *pénétrant dans la salle de la Diète.*

LE PEUPLE.

Vive Luther !

LUTHER, au peuple et aux chevaliers

Bourgeois et princes d'Allemagne,

Aimez-vous ! Que toujours la paix vous accompagne !

Ma vie, abandonnée et promise aux hourreaux,

Je la dévoue encore à mes pieux travaux !

L'Évangile l'a dit : « Tous les hommes sont frères ! »

Rome avait effacé ces nobles caractères ;

Je les ai rétablis au fond de tous les cœurs ;

Je les ferai graver aux palais des seigneurs,

Aux portes des cités, aux frontons des églises,

Et Dieu couronnera nos saintes entreprises !

Si je meurs, criez tous : Paix et fraternité !

Gloire à Dieu !

TOUS.

Gloire à Dieu !

LUTHER.

Justice et liberté !

(Tous répètent : *Justice et Liberté !* — Les chevaliers élèvent leurs épées au-dessus de la tête de Luther. — La toile tombe sur ce tableau.)

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.